

Frère Armand de l'Incarnation ocd

LES DEFIS CONTEMPORAINS DE LA VIE CONTEMPLATIVE

28 juin 2022

1 - Lieux de crise dans la vie religieuse

1.1 - Crise sociale

a) la revendication de la liberté

Crise accélérée en Occident : démocratisme, parlementarisme, contestation de l'autorité

L'accent mis sur la liberté individuelle a affaibli l'engagement dans la vie communautaire avec des formes d'évasion, des désirs d'auto-réalisation (on passe son temps à se plaindre, on se sert de la communauté). Mais il y a aussi des problèmes d'autoritarisme.

De quelle liberté parle-t-on ?

(la copie de l'enregistrement commence ici)

Distinction entre liberté d'indifférence et liberté de qualité, en référence à l'article de Pinckaers.

Dans cette **liberté d'indifférence**, il n'y a pas vertu, la loi est une contrainte. Cette liberté est une revendication permanente de soi. Je me situe toujours en conflit par rapport aux autres. Liberté fondée sur une morale d'obligation. Rapport réduit avec la Parole de Dieu. Cette morale d'obligation est celle de E. Kant, celle de notre époque post moderne (technique, volonté toute puissante). Cette liberté d'indifférence est incompatible avec l'esprit chrétien.

Liberté de qualité est progressive. Elle s'inscrit dans les inclinations naturelles constamment orientées vers la vérité. Elle est un chemin, une éducation qui s'inscrit dans l'ordonnement des vertus. La loi n'est pas une contrainte, mais une aide pour tendre au bien qui est en nous. Cette liberté est fondée sur l'attrait vers la vérité, elle intègre bien la Parole de Dieu. Cette liberté a une limite elle est un peu statique.

3^{ème} type de liberté, la liberté filiale : document de Laird

La **liberté filiale**. L'auteur de cet article explique bien que la liberté n'est pas indifférence ni même une faculté de choix comme la liberté de qualité. Elle est participation à la vie intérieure du Fils, c'est-à-dire à son Cœur. Cette liberté filiale ne vient pas contredire la liberté de qualité, elle vient l'approfondir dans un dynamisme de relation. Il

va montrer comment elle s'oppose principalement à la morale du devoir d'Emmanuel Kant dans la logique de saint Thomas.

En ce sens cette liberté s'ouvre aux inclinations de la personne, correspond à sa nature, se développe dans l'éducation des vertus. La liberté filiale c'est mettre de la spiritualité, de la mystique dans le développement des vertus. Les vertus se développent dans la relation que la personne va développer à travers le Christ comme Fils du Père. « La loi d'amour - comme expression de la sage volonté du Père – devient la norme fondamentale de l'action du Fils et la forme essentielle de notre liberté ».

Il (Laird) explique la liberté d'indifférence et la liberté de qualité (tout ce que je viens de vous dire), et il reprend la notion de liberté filiale qui n'est pas uniquement une liberté psychologique qui serait fondée du fils au père comme mon propre père mais qui est fondée vraiment dans le Père des cieux. « Le *Je* en Dieu, Père Fils et Saint Esprit, est un *Je* pour l'autre c'est-à-dire pour être don ». Autrement dit cette liberté filiale développe les vertus à travers le don de soi qui devient pur, totalement juste dans le fait qu'il est fondé dans la participation à la vie trinitaire. « La liberté, est-il dit dans le texte, est la rencontre entre Dieu - Père Fils et Saint-Esprit - qui a choisi l'Homme pour être son partenaire adéquat et l'homme dont la liberté, si elle est une liberté personnalisante, est toujours déjà orientée vers un autre et pour cela orientée à la responsabilité ».

Dès lors il y a un lien ici entre vérité, filiation et liberté. Voyez le petit apport : c'est que Pinkaers reste au niveau vérité et liberté on l'a déjà dit : « la liberté est attiré de la vérité ». Ici l'auteur (Laird) intègre la filiation comme principe structurant du développement de la liberté et en ce sens il s'oppose fortement à toute la psychologie de Freud. « À la racine de la théorie de Freud se trouve la lutte qui oppose ma liberté à la liberté de l'autre et, en réalité, contre la liberté d'un autre qui est ma propre origine et dont la volonté devient une composante centrale de ma réalisation personnelle. La désobéissance d'Œdipe est contrebalancée par l'obéissance du Fils ». À ce niveau-là cette liberté filiale nous fait sortir comme un mouvement d'exode de notre fonctionnement charnel qui contient précisément le fonctionnement œdipien. Elle est sortie de soi, elle est don de soi, elle est participation à l'être même du Fils qui est être-pour-les-autres. De ce fait cette liberté structure la personne dans une capacité de vivre comme fils du Père en Christ et donc comme frère ou comme sœur de ses propres sœurs en communauté. L'avantage de cette liberté filiale c'est l'inclusion dans laquelle on peut l'insérer dans un propos de vie communautaire, de vie fraternelle. Sinon la liberté telle que la pense Pinkaers est une liberté qui n'est pas assez définie, pas assez précise pour dire de quelle manière la liberté se développe dans les rapports fraternels.

Or c'est seulement en développant cette liberté filiale que nous pouvons entrer dans une juste autonomie, pas une autonomie absolue (ma liberté contre la liberté des autres) non mais une juste autonomie, un juste accueil de notre rapport de dépendance au sein même de nos relations communautaires.

Ceci était le 1^{er} point qui est le problème de la liberté, problème fondamental dans la vie religieuse. On peut dire que les apports de la modernité ont obligé la vie religieuse ou la théologie à creuser le fondement même de cette liberté au plan théologique.

b) La promotion de la femme

La 2^{ème} crise c'est la position de la femme qui a changé dans la société depuis des années. Le document sur *La vie fraternelle en communauté* au n°4 dit : « Même si, dans certaines régions, l'influence des courants extrémistes du féminisme conditionne profondément la vie religieuse, presque partout les communautés religieuses féminines sont en recherche positive de formes de vie commune jugées plus conformes à la conscience renouvelée de l'identité, de la dignité et du rôle de la femme dans la société, dans l'Église et dans la vie religieuse ».

Effectivement c'est quand même vrai qu'en gros la vie religieuse ne peut pas être indépendante, indifférente au fait que le rôle de la femme a considérablement évolué dans la société, mais une évolution par toujours dans le sens positif d'une compréhension biblique.

L'une des personnes qui a le mieux réfléchi sur ce statut de la femme, c'est Édith Stein qui a appelé à chercher le chemin menant d'Ève à Marie. La femme se voit assigné la mission particulière de rétablir la nature féminine dans sa

pureté dont l'archétype est la Vierge Marie. Elle nous dit que la féminité, pour elle, se fonde sur 4 piliers qui trouvent leur essence dans les plus grandes vertus en particulier l'amour.

1^{er} pilier. *L'accueil de la réalité* au point de devenir vulnérable, la femme a la capacité d'accueillir la réalité plus forte que l'homme. La femme montre un grand désir de donner et de recevoir l'amour, ce désir s'élève au-dessus d'une existence quotidienne pour entrer dans la réalité d'une personne meilleure. La femme a cette propension de recevoir l'amour, qui en même temps rend vulnérable. En ce sens, la personne qui s'efforce de démontrer sa puissance, sa domination, n'admettra jamais qu'elle a besoin de quoi que ce soit, d'une autre personne. Donc, la première caractéristique c'est la réceptivité à l'amour de la femme qui l'élève parce qu'elle accroît sa compréhension du monde. Cette capacité de comprendre la réalité l'engage en même temps à assumer une vraie vulnérabilité.

2^{ème} pilier. La femme c'est une *âme portée sur les personnes* qui se laisse toucher par la réalité. Edith Stein montre qu'il existe *une âme typiquement féminine*. Autrement dit, il n'y a pas l'âme neutre qui prend ensuite une forme sexuée, non. La sexualité touche la manière profonde de vivre de la personne. Elle parle d'âme féminine, dans l'expérience elle se révèle très sensible aux réalités personnelles, à l'harmonie, à la globalité. L'attention de la femme est naturellement portée sur les personnes. Edith Stein dit que l'homme est porté vers l'extérieur, vers le faire, la réalisation ; tandis que la femme est portée sur l'accueil des personnes. L'expérience nous montre que l'homme aspire davantage à l'efficacité, il se concentre sur les actions utiles ; tandis que la femme est davantage présente dans toutes les parties de son corps. On peut dire que l'homme peut faire des actions extérieures sans du tout en avoir une sensibilité dans son corps ce qui est moins possible pour la femme. Donc la femme est touchée intérieurement par tout ce qui lui arrive, alors que chez l'homme, le corps a un caractère d'outil qui lui sert pour son travail, il a une certaine distance, un certain éloignement avec la perception intérieure de son corps. Elle nous dit donc qu'il y a une forme de congruence entre l'âme féminine et la vocation contemplative. Comme la femme sent dans son âme ce qu'elle vit, elle peut mieux vivre la vie contemplative, c'est comme une forme de résonance en notre cœur de la Parole de Dieu, de l'événement, du surgissement du Dieu vivant dans notre vie (Marie). Lorsque, dit-elle, nous sortons de nous-mêmes afin de devenir bénédiction pour les autres, nous nous améliorons.

3^{ème} pilier. *La femme a une capacité d'aimer qui est très intuitive*, qui lui permet de signifier les situations rencontrées. Elle nous dit : « Chaque femme vit dans la lumière de l'éternité, pour répondre à sa vocation, peu importe qu'elle soit dans le mariage ou la vie religieuse ». Les femmes ont une capacité d'exprimer leur vérité de manières très nombreuses, dans trois catégories d'état de vie possibles : épouse-mère, célibataire dans le monde, célibataire consacrée dans la vie religieuse. Les femmes ont cette capacité d'intuition pour découvrir comment aimer. Le caractère d'intelligence intuitive est un caractère plus féminin. La femme ne va pas décortiquer le monde en des catégories, elle sent les choses pour découvrir comment aimer de manière juste et se positionner dans la relation.

4^{ème} pilier. Enfin la femme engendre la vie naturelle mais aussi spirituelle, c'est un grand thème d'Edith Stein, en étant « pédagogue de l'homme ». Si Edith Stein n'a pas eu d'enfant, elle croyait que toutes les femmes possédaient cet instinct maternel. La femme cherche naturellement à embrasser ce qui est vivant, personnel, entier ; à donner et à éduquer, dans un désir maternel. Ici maternel, ce n'est pas possessif, ce n'est pas mettre dans sa matrice, il faut être clair là-dessus. Ici maternel, c'est confirmer l'autre dans son existence et en ce sens donner la vie. Le fait de confirmer l'autre dans ce qu'il est, donne la vie surnaturellement à l'autre. Et donc la femme est pédagogue de l'homme parce qu'elle va faire surgir en lui des potentialités dont il n'arrive pas à prendre conscience ou à exprimer ou à mettre au service. Elle va faire surgir en lui ces capacités pour qu'il devienne don aux autres, être-pour-les-autres. Là il y a une réflexion que vous pourriez partager sur l'harmonie entre le caractère de vie contemplative et le mystère de la femme. Là il y a une vraie prophétie, à mon avis, à cultiver pour aujourd'hui où il y a tant de fausses valeurs de la femme. Pour vous le dire, le féminisme moderne n'est rien d'autre qu'une forme de marxisme appliqué à l'altérité, puisque le marxisme se fonde sur la lutte des classes, à la fin c'est une catastrophe puisque c'est uniquement une utopie. Le féminisme applique à l'altérité cette lutte des classes en une lutte des sexes. Et la femme

voulant prendre la place de l'homme se dénature dans les capacités que je viens d'énumérer (capacité d'accueil, d'âme féminine). Sa capacité d'intuition est complètement balayée par ce rationalisme du monde. Ce qui ne veut pas dire que la femme n'est pas rationnelle. Surtout elle n'est plus du tout pédagogue de l'homme puisqu'elle veut précisément prendre la place de l'homme. Donc je pense qu'à ce niveau-là, la vie contemplative en particulier féminine a un caractère prophétique pour redire au monde la beauté du mystère de la femme comme source de vie et source de confirmation pour l'homme ; parce que, à l'inverse, quand la femme veut prendre la place de l'homme, elle empêche que l'homme puisse se découvrir lui-même, c'est cela le drame, elle empêche l'homme d'exister pour lui-même. Donc c'est une lutte qui finit dans une sorte de fratricide.

c) L'explosion des communications sociales

Le 3^{ème} point que j'aimerais développer avec vous c'est la question des communications sociales qui est une crise très importante que l'on vit dans la vie religieuse.

Dans *Vie fraternelle en communauté au n°4* : « L'explosion des communications à partir des années 60 a notablement, et parfois dramatiquement, influencé le niveau général de l'information, le sens de la responsabilité sociale et apostolique, la mobilité apostolique, la qualité des relations à l'intérieur de la communauté religieuse, sans parler de son style de vie et du climat de recueillement qui devrait la caractériser ».

Depuis 20 ans, l'internet a pris une part très importante dans nos communautés.

1- On peut dire que le 1^{er} élément qui a basculé dans notre esprit de contemplatifs, c'est le rapport au temps. Nous sommes rentrés nous-mêmes dans une sorte d'immédiateté dans les relations, dans les besoins, qui n'existait pas avant. Avant on n'avait pas de mails, donc on s'envoyait une lettre, on attendait la réponse un mois, etc. Cette question est importante, on la retrouve dans le Magistère en particulier à plusieurs reprises.

2- Le mot communication vient du latin « mettre en commun, partager ». Ce qui nous pose la question : Que sommes-nous appelés à partager ? La réponse semblerait un peu facile : nous sommes appelés à communiquer la vie même de Dieu en nous, à travers nous, cette vie du Baptême, des sacrements, la dévotion, la piété, la foi au Seigneur. Mais cela est un défi pour les chrétiens pas seulement pour les religieux qui peut rendre difficile l'application réelle de cette réponse. Le problème qui peut se poser c'est qu'au lieu de partager la vie de Dieu nous nous laissons prendre par des formes de dépendances : aux réseaux sociaux, aux images, même aux informations (aller les voir 3 fois par jour), même parfois à la pornographie. Dans ces cas-là, la communication n'est plus de partager mais elle devient un but en soi. On pourrait dire en psychologie : la communication n'a plus pour but de rencontrer l'autre, mais devient une forme de compensation psychologique. La question est comment utiliser cette communication pour faciliter le lien entre nous. Tout n'est pas négatif.

3- La 3^{ème} difficulté est ce qu'on appelle les réseaux, les réseaux sociaux. Dans notre congrégation on s'est interdit les réseaux sociaux, c'est une loi interne qu'on s'est donnée. Les réseaux sociaux constituent des communautés virtuelles qui sont très nocives en fait. Mais, alors les religieux et religieuses qui sont impliqués dans l'apostolat voient en même temps que : pas de réseaux sociaux, pas d'apostolat, parce que pour les jeunes aujourd'hui si vous n'êtes pas dans un réseau social vous n'avez pas d'impact sur les jeunes. Voyez la difficulté. Donc on dit d'un côté pas de réseaux sociaux pour les religieux parce que c'est très nocif, parce qu'on rentre dans des communautés virtuelles qui n'animent pas la communauté réelle, la communauté théologique dans laquelle nous sommes ; mais en même temps par l'apostolat. On veut toucher des jeunes, on veut toucher des personnes ; or, sans réseaux sociaux (instagram, tictoc, twitter etc) vous ne touchez personne, juste personne ! Donc, il faut dire les mots, il y a une forme de dictature de cette communication virtuelle qui rend le témoignage de la vie religieuse très difficile parce qu'il ne peut pas être uniquement sur une seule position, et dire : nous on coupe tout, on est en dehors de tout cela, on se ferme à tout cela, et puis tant pis c'est tout négatif, ce n'est que le démon.

Il faut des filtres pour utiliser de manière libre ces modes de communication modernes. Le filtre des vœux, de quelle manière cela passe par l'obéissance, par une discussion concertée en communauté. Des filtres informatiques : ici il y

a des sites sur lesquels on ne peut pas accéder, des choses qu'on ne peut pas avoir. Des filtres horaires par exemple : ce n'est quand même pas normal qu'un religieux ou une religieuse soient sur internet en pleine nuit, donc la nuit on coupe. Voyez, des filtres qui sont le résultat de choix communautaires, qui ne peuvent pas être imposés comme cela par un supérieur de manière arbitraire. Et puis, il faut une entraide : quelqu'un qui serait un peu adict à son téléphone, à son ordinateur, doit pouvoir remettre cette relation de dépendance entre les mains d'un supérieur, entre les mains de frères qui peuvent l'aider pour cela. Avant de condamner, il faut aider. De quelle manière on vit nos vœux dans la pauvreté, l'obéissance, la chasteté à travers ces modes de communication modernes ? Par exemple la chasteté s'oppose à toutes formes de relations possessives, d'attachements possessifs, de la même manière, nous sommes appelés à lutter pour ne pas être dépendants de ces outils de communication, de ces réseaux sociaux. De même pour la pauvreté, nous sommes appelés à mesurer le prix d'un téléphone, le prix d'un ordinateur, en fonction de nos besoins ; nous ne sommes pas appelés à en changer tous les 3 mois comme le font les gens dans le monde aujourd'hui. il y a toujours une pub, un téléphone toujours plus performant....

Nous sommes appelés à utiliser ces moyens avec liberté, avec discernement, il est clair que là mon premier paragraphe sur la liberté est déterminant parce que si nous n'avons même pas la liberté de qualité ou la liberté filiale en amont, nous ne pourrions jamais utiliser ces moyens de manière libre, et donc ils vont nous arriver dessus, ils vont nous manger, et nous allons être forcément l'esclave de cela. Donc j'insiste, nous sommes religieux, religieuses, c'est-à-dire que notre lien aux sœurs, notre lien à l'autre prime sur tous les autres liens et dans les relations de communication il est clair que plus je serai capable de faire part à un frère, une sœur, la supérieure, une personne, de mon lien de dépendance qui n'est pas en soi quelque chose de condamnable mais quelque chose qu'il faut travailler, qu'on ne peut pas considérer comme une fois pour toute ; je peux alors me délier de ce lien de dépendance pour utiliser de manière toujours plus juste la technologie et les outils de communication modernes et du coup évangéliser.

Nous sommes appelés à avoir conscience de notre vulnérabilité, de nos limites, tout en obéissant à la loi de Dieu, en utilisant tous ces moyens de communication modernes y compris si nous devons recourir à des réseaux sociaux. Je vous donne un exemple : de mon côté, vous savez que j'ai monté une formation carmélitaine internationale, donc nécessairement on a un compte twitter, j'ai demandé à une personne laïque d'en être le gestionnaire ; moi je ne vais jamais sur ce compte twitter, je ne m'en occupe pas, il y a une personne laïque que je paie pour cela. Voyez c'est une manière juste d'être à la fois présents sur les réseaux sociaux, tout en n'étant pas envahis par leur caractère compulsif. Cela nous permet de féconder notre présence dans le monde virtuel et de communiquer la vie aux autres. J'insiste, ce monde virtuel n'est pas tout négatif mais il est aussi dangereux, il a des limites. Il n'est pas tout négatif parce qu'il nous permet de communiquer comme on le fait actuellement à travers les frontières (dans ma formation j'ai une soixantaine d'étudiants dont des étudiants aux États-Unis, en Corée, au Japon, c'est assez extraordinaire) mais en même temps, il y a un certain danger qui est certainement que nous ne sommes pas dans une vraie rencontre réelle.

Le lien à la communication des moyens technologiques modernes doit être totalement inséré dans nos relations d'obéissance qui est le fondement de tout, parce qu'autrement, c'est le risque dans notre vie contemplative de faire la confusion entre le virtuel et le réel, de croire que les relations qu'on a avec un groupe sur watsap nous apporte plus d'affection que les sœurs dans ma communauté, c'est grave, là il y a un renversement de situation. Je pense qu'il y a beaucoup de sœurs qui viennent d'autres pays, c'est évident que l'écart culturel avec les sœurs de vos communautés est important, et les réseaux sociaux peuvent suppléer aux manques affectifs que peuvent créer ces écarts culturels. Et là, il faut être très attentif parce que finalement on donne aux réseaux sociaux une forme de compensation psychologique qu'ils n'ont pas lieu d'avoir dans la vie religieuse.

Le 1^{er} juin 2014, dans un document pour la communication sociale, le Pape François dit : « Il y a des aspects problématiques : la vitesse de l'information dépasse notre capacité de réflexion et de jugement et ne permet pas une expression de soi mesurée et correcte. La variété des opinions exprimées peut être perçue comme une richesse, mais il est également possible de s'enfermer dans une sphère d'informations qui correspond non seulement à nos attentes et nos idées même à des intérêts politiques et économiques déterminés. L'environnement communicatif

peut nous aider à grandir ou au contraire nous désorienter, le désir de connexion numérique peut finir par nous isoler de notre prochain, de notre plus proche voisin ». Le message c'est cela : les communications sociales technologiques sont puissantes, utiles, mais elles peuvent être si puissantes qu'elles peuvent avoir les effets contraires : nous isoler de notre plus proche voisin. C'est grave cela, quand finalement je suis sur watsap tous les soirs avec une sœur du Mexique que je connais bien, que j'aime, je lui parle plus qu'à ma propre sœur qui est dans la cellule d'à côté. Le prochain concret, celui qu'on touche, m'est moins présent que ma sœur qui est de l'autre côté du monde, parce que watsap me donne l'illusion qu'elle est plus proche de moi. Le problème des communications sociales c'est qu'à mal les utiliser, loin de nous connecter, nous nous isolons de notre prochain qui est le signe même de la présence de Dieu.

Donc il faut s'interroger sur l'usage libre des moyens de communication qui évidemment touche à notre propre liberté dans la vie religieuse et aussi sur la manière d'accompagner, d'aider, de dialoguer, de s'entraîner dans les communautés vis-à-vis de ces moyens de communication. Il ne s'agit pas uniquement de se méfier dans climat de condamnation cela est très délétère, il s'agit de s'aider, et ne pas dire non plus que quand on est pris dans ces moyens de communications ça va, c'est bien.

Le Pape François dit dans l'Exhortation apostolique *Christus vivit* : « Les médias numériques peuvent exposer aux risques de la dépendance, de l'isolement, de la perte progressive du contact avec la réalité concrète entravant alors le développement de relations interpersonnelles authentiques ». Autrement dit : on n'arrive pas à être en communauté, c'est normal puisqu'on a un lien très fort avec une personne qui est très loin et un lien qui n'est pas réel mais virtuel. « Une nouvelle forme de violence se diffuse à travers les médias comme le cyber bizutage, le web est aussi capable de diffusion de la pornographie et de l'exploitation de personnes à des fins sexuelles par le biais des jeux du hasard ». J'insiste sur cette question : nous avons un jeune dans notre foyer d'étudiants à Toulouse qui passait 20 heures par jour sur internet pour les jeux vidéo. Il faut bien vous rendre compte que les jeunes qui arrivent au monastère ne sont pas neutres de cette influence, autour d'eux, et peut-être ont-ils eux-mêmes été tentés par cette force virtuelle qui est mondiale. Avec les jeux vidéo, il n'y a plus d'horaire, il y a des joueurs dans le monde entier.

Les jeunes qui arrivent chez nous viennent de ce monde, et en général ils ont une très forte réactivité par rapport à tout cela. Ils voient les médias, téléphones, internet, de manière très négative, parce qu'ils ont uniquement une expérience négative. Il y a donc aussi un travail d'éducation, d'évangélisation, pour qu'ils utilisent ces outils de manière beaucoup plus libre.

C'est très important de parler de cela parce qu'aujourd'hui c'est assez prégnant. Voyez : ne pas utiliser ces outils, isole ; mais mal les utiliser, isole aussi. Il faut donc pouvoir les utiliser de manière libre. Ma réponse c'est que, face aux faiblesses, aux fragilités, aux chutes, aux difficultés d'une mauvaise utilisation des communications, ma réponse va être dans la qualité de la vie fraternelle, avec de l'entraide, la vérité de la parole, le dialogue, les moyens pris en communauté pour s'entraider ; de sorte que la communauté construit une forme de forteresse qui lui permet d'utiliser de manière libre ces moyens.

d) L'essor de la sécularisation et de la mondanité spirituelle

Référence à *Vie fraternelle en communauté* n°4 : « l'affaiblissement de la vision de foi dans un contexte de sécularisme, n'ont pas laissé les communautés religieuses indifférentes. En beaucoup de régions ils ont mis à dure épreuve la capacité de certaines de "résister au mal", mais ont provoqué aussi de nouveaux styles de vie personnelle et communautaire qui sont un témoignage évangélique lumineux pour notre monde ».

La sécularisation pouvait donner l'impression aux religieux au début dans les années 70 d'être plus proches de leurs contemporains mais en fait elle a généré une forme de confusion incroyable entre leur identité spécifique et leur mission prophétique. À vouloir être trop proches du monde, on a généré une confusion entre l'identité ecclésiale et la mission prophétique, et ainsi le processus de sécularisation résulte de cette interprétation gravement erronée de l'intention conciliaire d'adapter la vie consacrée aux besoins de notre temps. Au contraire la sécularisation a dissout

l'identité charismatique de la vie consacrée. Au fond, pire encore, la sécularisation a induit d'une manière dissimulée une forme de sécularisme pratique. On voit qu'à la place de ce qui a été récusé de confort d'une vie sacralisée protégée par une tour d'ivoire est apparu une nouvelle forme plus mondaine encore de confort d'une petite vie bourgeoise et démocratique. En ce sens, l'ancien Préfet de la Congrégation pour les religieux dit que « la sécularisation s'exprime par une prière sans recueillement, souvent formelle, à cause du tort au concept d'obéissance, en introduisant une mentalité démocratique, qui fuit le rôle de l'autorité légitime ». Autrement dit la sécularisation commence par casser la structure même de l'obéissance dans la vie religieuse qui touche à quelque chose de très profond, qui est le fondement filiale de la vie religieuse sur lequel s'appuie la liberté elle-même. S'il n'y a plus d'obéissance vécue de manière filiale, les religieux perdent en liberté et du coup s'assimilent sans le vouloir au monde lui-même. « Avec la sécularisation, dit-il, on court le risque de transformer les œuvres de charité en services sociaux au dépens de l'annonce de l'Évangile. On préfère une société du bien-être plutôt qu'un signe eschatologique ». La sécularisation touche finalement au caractère prophétique unique de la vie religieuse, elle touche au fait qu'elle n'est plus signe eschatologique pour le monde et désagrège peu à peu l'identité même de la vie religieuse. Benoît XVI va dans ce sens en disant que « le risque de nos sociétés d'embourgeoisement est la mentalité de consommation ». Pour nous consacrés, contemplatifs, cette mentalité de consommation ne consiste pas à aller faire des courses le samedi au supermarché, mais consiste à souvent chercher tous les moyens, via l'obéissance d'ailleurs, pour obtenir ce qu'on veut avoir. Le contraire de cela c'est le renoncement, le détachement de ce qui n'est pas Dieu.

Nous sommes appelés à être des hommes et des femmes libres, non conditionnés, capables de tout abandonner pour le Seigneur et trouver seulement en Lui ce qui nous est propre, ce que nous cherchons, et pour cela nous sommes appelés à certains choix courageux, aussi bien au niveau personnel que communautaire, qui s'expriment dans une nouvelle discipline de vie personnelle consacrée.

Le risque de la mondanité spirituelle est une forme de recourbement de l'être sur lui-même. La mondanité c'est refuser de se détourner de soi pour regarder Dieu. Les Pères du désert l'appellent « la vaine gloire », saint Augustin « l'amour de soi contre l'amour de Dieu », les spirituels du XVII^e s « l'amour propre ». Le Pape François va utiliser des mots plus modernes, il dit : « le consacré n'est pas appelé à devenir un propriétaire ou un patron ». Nous ne sommes ni patrons, ni propriétaires de notre propre vie, et la mondanité spirituelle c'est cela, c'est le fait d'avoir des projets les uns derrière les autres et de faire en sorte que nos supérieures les acceptent parce qu'on sait très bien que lorsqu'une sœur a des projets très forts les contrarier va coûter plus cher à la communauté que laisser faire. C'est ainsi que des personnes font un peu leur vie progressivement, cela c'est la mondanité spirituelle, c'est une forme de sécularisation intérieure. Vous voyez donc que la sécularisation ce n'est pas seulement faire péter l'habit, mettre la télé dans la communauté, alléger les horaires, c'est une mentalité dans laquelle je refuse de me recevoir et je deviens patron de ma propre vie. Du coup, la communauté est à mon service, elle est un lieu où je consomme selon mes propres besoins et non pas : je me donne, je me reçois.

* * * * *

1.2 - Crise morale

a) L'impact de la sécularisation sur la conception religieuse du travail

Dans *Vie fraternelle en communauté* au n° 5 il est dit : « La façon de comprendre et de vivre le travail personnel, entendu dans un contexte sécularisé comme le simple exercice d'un métier ou d'une profession déterminée, et non comme l'accomplissement d'une mission d'évangélisation, a parfois rejeté dans l'ombre la consécration et la dimension spirituelle de la vie religieuse, au point de considérer la vie fraternelle en commun comme un obstacle à l'apostolat lui-même, ou comme un pur instrument fonctionnel ». Si le travail que je fais comme consacré devient tellement une qualification professionnelle selon les critères du monde qu'il me prend tout mon espace, mon besoin

de réalisation, assez vite la communauté, au lieu d'être le pôle, l'Église qui envoie un consacré dans le monde en mission, devient un obstacle à ma propre réalisation. Donc là, il y a une forme de réduction utilitariste des activités de la vie religieuse qui forme une sorte de dialectique, d'opposition, de tension, entre vie communautaire et vie apostolique. Cette tension est souvent vécue du fait que la vie apostolique avec ses exigences, ses besoins de performance peut-on dire aussi, vient comme s'opposer à une vie communautaire qui est réduite à simple vivre ensemble. Mais la vie communautaire n'est pas un simple vivre ensemble, c'est une Église dont nous nous recevons, dont nous recevons Dieu-Père à travers la médiation de la communauté et nous sommes envoyés par la communauté pour une œuvre d'évangélisation.

Donc, dans une logique théologique, la communauté est une médiation centrale de notre vie consacrée, elle n'est ni un obstacle, ni un moyen de nous réaliser. Si on entre dans une sécularisation de la vie religieuse, la vie communautaire en est en général la première victime, on considère qu'elle est vraiment une gêne par rapport au fait que « j'ai fait une formation pour devenir ceci et vous ne me permettez pas de me développer pour cela... » « Oui mais le problème n'est pas là, ce n'est pas la formation que tu as faite qui te donne un droit absolu après pour faire ce que tu dis. Tu es envoyé ». Quand on est supérieurs (moi, je l'ai été très peu, et Dieu merci d'ailleurs !) on trouve beaucoup de personnes, et je suis sûr que c'est vrai chez vous aussi, qui viennent non pas vous demander si elles peuvent faire cela ou cela, non pas se remettre entre les mains d'un autre, encore moins, mais tout simplement vous informer qu'elles font cela et cela, tout est déjà prévu, l'apostolat est déjà organisé, et elles viennent vous informer qu'elles vont le faire et donc cela va juste rentrer dans le planning. Cette manière de procéder qui est devenue commune, d'informer les supérieurs de ce qu'on va faire, est une manière qui doit être combattue, gentiment, avec douceur. Comment est-ce qu'on peut prétendre vivre en religieux et religieuses, si en permanence on ne fait qu'informer ses frères et sœurs de ce qu'on fait. On revient à ce que dit le Pape François : « Nous ne sommes ni propriétaires, ni patrons de notre vie ». Seulement en amont, au lieu de casser quelqu'un en lui disant : « Mais tu m'informes en permanence au lieu de te remettre entre les mains de la supérieure qui est la médiation à travers laquelle Dieu te parle... » ; il faut créer en amont un climat de confiance suffisant pour que la personne ne se sente pas violentée dans cette démarche, qui doit être une démarche libre.

1^{er} élément donc : la sécularisation qui touche à la manière de concevoir notre travail. Normalement pour nous qui sommes contemplatifs, le 1^{er} travail c'est la vie de prière : les Offices, la Messe, la vie de prière est le 1^{er} travail. Les autres travaux apostoliques sont adjacents, corollaires à ce 1^{er} travail. La vie de prière, pour nous, ne correspond pas à la vie privée des personnes qui travaillent. Souvent on a une vision un peu sécularisée, on se dit : les gens ont une vie normale, ils ont une vie privée ce qui correspond à notre vie de prière, et puis notre travail correspond à leur travail ; non pas du tout. Notre travail 1^{er} c'est l'opera Dei : l'œuvre de Dieu, c'est être là, à la prière.

b) L'impact de l'individualisme sur la vie fraternelle en communauté

C'est un grand sujet très connu aujourd'hui que *Vie fraternelle en communauté* au n°5 expose : « Une nouvelle conception de la personne est apparue dans la période qui a suivi immédiatement le Concile, avec une forte insistance sur la valeur et les initiatives de la personne ». Avant vous aviez une relation assez simple, la personne n'existait quasiment pas, vous aviez la communauté qui était première et la personne se fondait, se dissolvait dans la communauté. Maintenant vous avez l'inverse, vous avez l'impression que la communauté est au service de la personne.

Il n'y a pas de dialectique personne-communauté, il y a une relation qui s'opère via les médiations ecclésiales, relations de dons. D'une manière générale, quand on raisonne en vie religieuse, dès qu'on est dans des relations duelles, des relations de confrontation, des relations d'opposition, on peut se dire qu'on se trompe, à chaque fois. Vous avez : mon travail et la communauté qui sont en opposition, on se trompe. On est envoyé par notre communauté pour réaliser une œuvre apostolique, vous avez un 3^{ème} terme entre travail et communauté qui est précisément l'envoi, donc cela s'appelle l'Esprit Saint. De la même manière vous n'avez pas la personne et la communauté, vous avez des relations qui s'harmonisent l'une l'autre précisément par ce lien de charité.

Vie fraternelle en communauté au n°5 continue : « Peu de temps après s'est vivement manifesté un sens aigu de la communauté, entendue comme une vie fraternelle qui se construit sur la qualité des rapports interpersonnels plutôt que sur les aspects formels de l'observance régulière ». Il est vrai que, après le Concile, la communauté a gagné en qualité, avant les formes d'observances extérieures étaient tout à fait absolutisées même si elles restent importantes, aujourd'hui l'attention au bien des personnes est devenue plus importante, mais elle s'est accentuée de tendances soit à l'individualisme soit au communautarisme.

Dans les communautés traditionnelles, dont vous faites partie comme moi d'ailleurs, traditionnelles c'est-à-dire des communautés qui ont plus de 300 ans d'existence, le communautarisme n'a pas été très fort, parce que le communautarisme s'est beaucoup développé après le Concile avec des figures fortes qui ont eu des tendances sectaires. Nous, du fait que nous avons une tradition bien enracinée, avec des formes de vie communautaire assez déterminées, l'individualisme a pris beaucoup de force : donc l'importance du développement personnel, de l'épanouissement. On veut s'épanouir, se réaliser, plus que la fécondité spirituelle et surtout l'attachement au bien commun, l'appartenance à une famille.

L'individualisme oublie cette articulation entre personne et communauté comme un travail permanent d'engendrement. Ce qui manque dans l'individualisme c'est le fait qu'on s'engendre d'une communauté et qu'on engendre une communauté à elle-même. Il y a un manque de vie, il y a une relation de pouvoir : l'individu contre la communauté ou la communauté contre l'individu, qui n'est pas une relation spirituelle de vie, d'engendrement.

Ce travail permanent s'opère en particulier par l'ascèse, le renoncement au vouloir propre, impliqué par la remise de soi à Dieu par l'abandon de sa volonté. Quand on est supérieur, il faut aider les sujets à se remettre entre les mains de Dieu, via la médiation ecclésiale que nous représentons. Le renoncement au vouloir propre est fortement accentué dans la tradition religieuse dès l'origine avec le combat spirituel. C'est une des notes de la vie consacrée, de la vie communautaire, de la vie contemplative.

Attention, dans une logique anthropologique qui n'est pas une logique Kantienne : renoncer à sa volonté propre, ne veut pas dire contrarier ses désirs en permanence, il s'agit au contraire d'éveiller les vrais désirs spirituels qui sont en nous, et pour cela, polir peut-on dire, les désirs superficiels qui eux, empêchent ces désirs spirituels de s'éveiller. Ce combat fait l'objet d'un consentement, d'une remise en cause de ses propres idées aussi bien que de ses préférences, de ses goûts, et d'une lutte contre l'appropriation, en vue de servir le bien commun, qui dans notre vie se cristallise en particulier par la culture, la croissance, la dilatation du charisme propre. Il s'agit vraiment d'un engagement sur un chemin de libération de son vrai bien et d'en faire une sorte de kénose qui nous fait perdre notre vie pour se recevoir des autres. Ici le document *Vie fraternelle en communauté* recourt à un langage assez ordinaire pour parler de cette sortie de la dialectique entre personne et communauté en parlant de passer du « je » individualiste qui exprime ses besoins à un « nous » d'appartenance. Un « nous » d'appartenance qui va contre l'individualisme, mais pas un « nous » qui absorbe et désagrège la personne. C'est un « nous » qui construit ensemble l'Église.

c) La remise en cause d'une structure de gouvernement pyramidale

C'est le constat que l'on a fait avec les problèmes d'emprises, d'abus spirituels, d'abus sexuels. On s'est rendu compte qu'il y a des personnes pathologiquement manipulatrices qui ont structuré des groupes dans lesquels existent une sorte de logique de dissimulation de la vérité sous couvert de faire le bien, ou même de protéger des personnes faibles, ou de ne faire de peine à personne. Donc, le 1^{er} élément de ces structures pyramidales de gouvernement, c'est qu'il n'existe pas seulement un gourou face à une victime mais une chaîne de complicité de tous les membres de la communauté.

Voyez dans *Cor orans* a été remis en cause le rôle de la Fédérale. La Fédérale, qui avant avait un rôle plus de coordination, consultation, va désormais de plus en plus avoir un rôle d'autorité. Un rôle d'autorité qui concrètement inclut son rôle dans la visite pastorale, qui avant n'en avait pas. Avant, la visite pastorale était faite par le supérieur ordinaire et la Fédérale n'avait pas de rôle dans la visite pastorale. Or très simplement cette idée de la

Fédérale qui aurait une forme de rôle d'autorité à la fois touche à l'autonomie des monastères très clairement (cela touche à quelque chose d'assez sacro-saint) et en même temps correspond au désir du Magistère, en particulier dans cette optique de l'ecclésiologie de communion.

[Cette idée du rôle d'autorité de la Fédérale] émane d'une forme de dérive de sorte qu'une supérieure majeure puisse gouverner parfois même des années sans rendre compte véritablement à une autorité supérieure. Il faut être concret, chez nous une carmélite qui a un impact fort sur une communauté, et qui est visitée par l'Évêque celui-ci n'entrant pas en clôture, il y a plein de choses qu'il ne voit pas, qu'il ne cerne pas, en plus il est homme et avoir un monde de femmes en face de soi, il y a plein de choses qui lui passent à côté. Et donc la sœur peut abuser de son pouvoir longtemps sans un véritable contre-pouvoir.

En revanche, avec la Fédérale qui maintenant a un rôle d'autorité, qui maintenant rentre en clôture, qui vit avec les sœurs, qui se rend compte de ce qui se passe, aussi bien dans le langage corporel que dans le langage verbal, elle a une vraie forme d'équilibre de pouvoir qui est juste. On ne peut pas gouverner sans une personne au-dessus qui nous contrôle, qui nous supervise, qui nous équilibre. C'est la logique de l'ecclésiologie de communion.

L'idée c'est qu'on s'est aperçu, il y a maintenant 10-15 ans que les communautés prises par des formes d'abus spirituels, voire sexuels, sont des communautés qui sont structurées de manière dysfonctionnelle et en particulier dans cette logique de dissimulation de la vérité et dans une forme de complicité même inconsciente de ce fonctionnement bourreau-victime-sauveur qui est le fonctionnement manipulateur ordinaire.

Du coup, ce qui caractérise ces communautés qui sont dans ces fragilités de communautarisme c'est le manque de liens fraternels entre les membres. Les membres de la communauté n'ont un lien qu'avec le supérieur, entre eux il n'y a pas de vrai lien existentiel. Dans ce sens on parle de structure pyramidale par laquelle les supérieurs contrôlent les membres de la communauté en s'assurant qu'ils adhèrent à une pensée unique celle du groupe, celle du fondateur. On va même aller jusqu'à dire que pour éviter de contrôler les consciences qu'il faut condamner, voire juger, voire sanctionner très fortement toute critique d'une forme de coutume de l'Institut qui est tout de suite considérée comme un jugement personnel. Et puis on va développer une forme de culture du secret qui déborde la saine discrétion, il s'agit d'empêcher tout risque de dissidence, bref, il faut tout organiser pour contrôler les consciences au lieu de les éclairer pour qu'elles choisissent librement le bien ultime qui est Dieu. Ce contrôle des consciences est quelque chose dont on n'a pris conscience que récemment.

Beaucoup de communautés nouvelles ont été prises par cette manière de fonctionner, qui ont été reprises ensuite par l'Église et maintenant sont sanctionnées fortement. Vous êtes au courant que, hier ou avant-hier, le Pape François via le cardinal de Bruxelles a dissout la Communauté du Verbe de vie, ce n'est pas une petite chose. Tout simplement dissout, ils ont un an pour ne plus exister, ce sont des choses gravissimes. On est en train de toucher à des réalités qui sont à nos côtés pas des réalités qui nous sont étrangères. On voit que l'Église dans son fonctionnement d'autorité avance dans la conscience de la gravité de ces fonctionnements et sanctionne finalement des fonctionnements qui sont impossibles, qui sont contraires à la liberté, contraires au développement de la vie spirituelle, contraires au respect des personnes, etc. Dans nos communautés traditionnelles cela existe moins parce que nos traditions ont mis en place des formes d'équilibre pour traverser le temps, mais ce sont des choses qui peuvent exister localement.

Ce qui est impressionnant dans ces communautés, c'est qu'il y a une forme de fusion entre l'obéissance qui est due à un supérieur et la Parole de Dieu : « ce que moi je te dis, c'est la Parole de Dieu ». Il manque à ce niveau-là, ce qui montre comment les consciences sont à la fois rétrécies et anéanties en terme de liberté, il manque l'interprétation, il manque l'appropriation. L'un des éléments déterminant de l'obéissance, ce n'est pas le fait d'exécuter un ordre, parce que l'exécution d'un ordre n'a rien de vertueux, c'est l'appropriation d'une parole donnée par la médiation ecclésiale qui en l'occurrence est la supérieure locale, c'est cette appropriation, faire mien une volonté qui m'est externe mais que je considère comme divine. C'est la manière dont je fais mienne cette volonté, qui fait la vertu d'obéissance. Or, dans ces communautés, quand on fusionne la Parole de Dieu avec la parole du supérieur, il n'y a non seulement aucune interprétation, il n'y a encore aucune vertu d'obéissance et en plus on accorde à une parole humaine une médiation, une qualité divine qu'elle n'a pas en soi.

Dans le dialogue que vous avez avec vos sujets (sujettes plutôt) il est déterminant de les aider à s'approprier une parole donnée : que ce soit des paroles de correction, des paroles d'injonction, des paroles de sollicitation pour une demande spécifique à faire, des paroles de nomination ; « on te nomme ici, mais de quelle manière tu vas le faire tien ? » Cela est déterminant. Donc dans le dialogue, il y a à aider la personne à s'approprier une forme de volonté divine qui passe à travers le supérieur. En ce sens, le supérieur se situe en serviteur de la Parole de Dieu et ne fait pas écran à la Parole de Dieu. L'acte d'obéissance devient inhumain, je dis bien inhumain, quand il nie la part d'intelligence et de volonté et donc de liberté au profit d'une forme de comportementalisme, acte automatique qui empêche de découvrir le Christ et l'Église. Donc, c'est très délicat parce que le supérieur doit quand même être présent, il doit être une médiation, qui ne fait pas écran à la grâce, mais au contraire qui ouvre à la grâce.

Le Père Donneaud qui a accompagné la Communauté des Béatitudes pendant longtemps dit : « Je noterai ce fait constaté en de nombreux cas, en particulier au cours des dernières décennies : les communautés au sein desquelles se produisent les plus nombreux abus de pouvoir par manipulation, aveuglement provoqué, ou infantilisation entretenue, peuvent être les mêmes dont les responsables tentent d'échapper le plus possible à la régulation ecclésiale, en particulier quand l'étau se resserre, à une véritable obéissance ecclésiale ». Je reformule, cela veut dire que plus votre supérieur est lui-même obéissant à l'Église plus vous pouvez être sûr qu'il va générer une forme d'obéissance ecclésiale. Là c'est très patent de voir dans ces communautés où l'abus a existé, les supérieurs étaient récalcitrants aux recommandations de l'Église souvent en manipulant les plus hautes instances du Saint-Siège, mais en revanche, ils demandaient auprès de leurs sujets une obéissance incroyable, au-delà de ce que Dieu lui-même pouvait demander.

Donc vous voyez, dans le 1^{er} cas on parlait d'individualisme ici on a parlé de communautarisme, dans les deux cas les personnes s'excluent d'une dynamique d'obéissance ecclésiale. J'insiste sur cette question : dans l'obéissance ce n'est pas seulement le supérieur et le sujet, c'est le supérieur et le sujet qui s'incluent dans une logique ecclésiale de communauté, de sorte que : plus la communauté est capable d'obéir avec son supérieur à l'Église, plus la relation interpersonnelle entre le supérieur et le sujet devient ecclésiale, théologique.

* * * * *

1.3 - Crise de la persévérance

Vous savez que j'ai fait ma thèse sur ce sujet, qu'on pourrait en parler très longuement ; ma question ça été : pourquoi des sœurs des frères après 20 ans, 25 ans, 30 ans de vie religieuse quittent tout pour s'en aller faire une nouvelle vie qui en général n'est pas hyper-heureuse parce que quand on change de vie après la vie religieuse ce n'est pas génial.

Le Pape François dit dans un discours : « Nous pouvons vraiment dire, qu'en ce moment, la fidélité à la vie consacrée, (à la vie religieuse, à la vie contemplative) est mise à l'épreuve, nous sommes face à une hémorragie qui affaiblit la vie consacrée et la vie même de l'Église d'ailleurs. Les abandons dans la vie consacrée nous préoccupent, dit-il, il est vrai que certains la quittent dans un geste de cohérence parce qu'ils reconnaissent, après un discernement, n'avoir jamais eu la vocation ». Cela peut arriver, ils se disent finalement : Je me suis trompé, l'Église s'est trompée. Juste cela. Donc ils se disent : Je sors de tout, ça correspondra mieux à la vérité de ma personne.

« Mais d'autres renoncent quelques années après leur profession perpétuelle, que s'est-il passé ? »

Alors vous avez un document que je vous ai mis dans les références : *Le don de la fidélité, la joie de la persévérance* (CIVCSVA 2021). Ce document distingue plusieurs domaines. J'en cite quelques uns :

Le 1^{er} problème et je pense que c'est là-dessus qu'il faut d'abord commencer, c'est l'obscurcissement de la foi.

a) Obscurcissement de la foi

Il est dit : « Quand manque la lumière, tout devient confus, et il est impossible de distinguer le bien du mal, la route qui conduit à destination de celle qui nous fait tourner en rond sans direction ». Clairement donc, la culture d'une foi

qui n'est plus vivante, dans un monde où les rites, les règles, la discipline, la signification est uniquement polarisée par le développement de cette foi théologique, l'écart se fait tel que l'humain se met à crier. C'est comme un enfant qui n'aurait plus d'air, qui crie parce qu'il n'y a plus d'air dans la salle.

Le 1^{er} problème de la persévérance c'est le développement de la foi théologique. C'est vrai qu'un consacré qui ne vit jamais ses relations de médiations, que ce soit des relations de méditations d'autorité ou de fraternité, ou la vie sacramentelle, qui ne les vit jamais centré dans cette liberté filiale, dont je parlais dès le début, qui l'engendre à la vie même de Dieu pour l'envoyer dans le monde parce que l'Église nous envoie, eh bien, sa vie théologique est tellement faible, tellement impuissante d'une certaine manière, tellement stérile que du coup tout le quotidien d'une vie consacrée devient un fardeau insupportable : les mesquineries de la vie fraternelle, les mauvais repas, le caractère pas très enthousiaste de la vie de prière, le manque de qualité dans les relations fraternelles, l'insatisfaction dans les apostolats ; tout devient extrêmement insupportable.

Donc le 1^{er} élément c'est la foi. Le 2^{ème} élément c'est comment comprendre le célibat consacré.

b) La façon de comprendre le célibat consacré

Le document [*Le don de la fidélité, la joie de la persévérance*] nous dit : « Le contexte culturel narcissique qui exalte le plaisir et revendique une liberté sans limites, spécialement dans le domaine de la vie affective et sexuelle, n'est pas sans influencer les personnes. La crise d'identité rend plus difficile de comprendre et de vivre le célibat consacré comme identité et comme projet. Les processus requis dans ce chemin de maturation présupposent une lucide et disponible capacité de décision et un amour libéré du besoin de posséder, contre toute forme de dépendance affective. » Dépendance affective par rapport à la communication, dépendance affective entre personnes, dépendances liées parfois à la famille d'origine qui sont extrêmement toxiques et qui empêchent la personne d'être vraiment libre dans sa vie consacrée, des dépendances dans la vie religieuse aussi [cf. Texte de Dom Bernardo Olivera Abbé général des cisterciens].

Donc la question de la compréhension théologique, spirituelle, du sens de notre célibat consacré est assez déterminante. Il faut comprendre le célibat consacré comme un don, dans des vases d'argile, « avec un grand réalisme et une connaissance de nos limites pour acquérir des attitudes de plus grande prudence. Il faut donc être conscients de notre faiblesse en n'imaginant pas pouvoir contrôler tous nos sentiments, toutes nos passions » [cf. *Le don de la fidélité, la joie de la persévérance*].

La question c'est comment je vis mes émotions, mes passions, mes désirs, mes besoins affectifs inclus dans ma vie fraternelle, dans mon appartenance à un charisme. Comment le charisme irrigue, développe, dilate ma vie affective ; il n'est pas une réalité à côté seulement. Le charisme doit toucher jusqu'à ma vie affective.

c) La question du lien d'appartenance à une communauté

En général le début du départ s'observe visuellement, physiquement par le fait que la personne se retire progressivement de son appartenance à la communauté.

Le don de la fidélité, la joie de la persévérance n°15 : « La difficile compréhension du célibat consacré ne peut s'abstraire de ce que l'on appelle la 'question du lien'. Cette problématique doit être considérée sérieusement, soit pour comprendre et prévenir des phénomènes qui conduisent inévitablement à la non-persévérance, soit pour aider, accompagner, soigner quand se manifestent des troubles psychiques et relationnels ou des formes variées d'insatisfaction. Le monde des consacrés et des consacrées se trouve aujourd'hui, inévitablement, exposé à une culture envahissante de la dissipation ou de la consommation des sentiments, pour laquelle rester fidèle n'est plus évident et le rester toute la vie, encore moins. La fidélité est une vertu qui appartient à la construction de la liberté et permet au sujet de discerner son propre choix de vie, de se former à la lumière de la vérité et du bien sincèrement désiré. »

Le sens de l'appartenance qui, avant était beaucoup plus clair, est fragilisé par le fait même que vous avez dans vos communautés comme nous nécessairement, des filles qui rentrent qui viennent de communautés d'origine

fragilisées, beaucoup de personnes viennent de familles disloquées, monoparentales. Donc le sens d'appartenir à une famille religieuse a été clairement fragilisé par une société qui a fragilisé les liens d'appartenance.

d) Relations interpersonnelles et communautaires difficiles

Le document *Vie fraternelle en communauté* au n°57 dit : « La qualité de la vie fraternelle influe enfin grandement sur la persévérance de chacun des religieux. De même que la qualité médiocre de la vie fraternelle fut souvent alléguée comme motif de nombreux abandons de même la fraternité vraiment vécue a constitué et constitue toujours un soutien solide pour la persévérance de beaucoup. » On n'est pas dans la vie religieuse comme des colocataires. Or c'est souvent le cas. Les sœurs vivent colocataires dans une même maison, s'affranchissant des devoirs qui leur sont dus. Cela ne suffit pas pour grandir dans un charisme.

Le document *Le don de la fidélité, la joie de la persévérance* au n°18 insiste : « Dans la vie consacrée la fraternité subit des blocages, jusqu'à justifier des styles de vie médiocres, des agrégations occasionnelles, des coexistences tolérées. » On accepte que deux personnes coexistent sans aucun lien entre elles et on fait avec, on ne cherche pas à les mettre ensemble, à ce qu'il y ait une parole commune, à ce qu'il y ait un minimum de bienveillance et de courtoisie, un minimum de vie qui passe. En général, dans nos communautés, deux personnes qui coexistent, qui ne se parlent plus, qui ne s'adressent plus la parole, qui ne veulent plus se rencontrer, on finit tout simplement par les séparer. C'est un peu dommage parce que ces personnes, qui ne se parlent plus, sont paroles de Dieu l'une pour l'autre. Probablement que l'une et l'autre touchent à leurs limites respectives. Comment faire pour qu'il y ait une parole qui fasse, qu'il y ait qu'un minimum d'entente qui soit possible entre elles ? On ne leur demande pas de devenir les meilleures amies du monde mais qu'il y ait un minimum d'accueil réciproque des personnes. Lorsque ces situations se multiplient (avec des coexistences tolérées, des formes d'agrégations occasionnelles) on dissout progressivement la vitalité de la vie fraternelle qui perd son sens. Du coup les réunions communautaires deviennent purement formelles et cela rentre dans la routine, voire même elles menacent une vie tranquille.

Il ne faut pas s'étonner que les conditions d'une perte progressive du sens de la fraternité viennent enlever le goût de la vie religieuse.

e) Expérience négative de la solitude

Le document *Le don de la fidélité, la joie de la persévérance* au n°20 dit : « Les difficultés liées aux relations interpersonnelles peuvent provoquer, surtout dans la vie consacrée, une expérience diffuse et douloureuse de solitude - comme vécu personnel - même dans des contextes où ne manquent pas l'attention et la participation des frères et des sœurs. La solitude de la personne consacrée peut exposer à des risques. Alors qu'être entouré de frères et de sœurs - personnes avec qui on vit ou on a des liens d'estime et d'amitié - est une opportunité qui aide à rompre le cercle de l'isolement dans lequel on s'enferme. La solitude se transforme en isolement si elle conduit à se réfugier dans ses propres certitudes, sécurités, espaces, à se désintéresser de la vie des autres en s'installant dans de petites 'fermes' [...]. Situations qui débouchent sur une tristesse individualiste, sur une tristesse faisant peu à peu place au ressentiment, à la plainte continue, à la monotonie ».

La question c'est : de quelle manière dans la vie théologale, l'exigence d'assumer la signification spirituelle de la solitude, du célibat pour Dieu et l'intégration dans un tissu communautaire, peuvent être des éléments qui peuvent sortir la personne d'elle-même tout en permettant d'assumer ses limites, ses fragilités mais aussi sa propre solitude. Il y a une forme de solitude nécessaire dans notre vie : *monacos*, de *monos* (homme solitaire), mais cette solitude ne doit pas être isolement, elle doit être choix pour Dieu, elle ne doit pas nous fermer aux autres, elle doit nous intégrer dans un tissu communautaire. Ce tissu communautaire prend une forme spécifique en fonction du charisme donné par l'Église. La manière de vivre d'une Visitandine est quand même un peu différente, même s'il y a des ressemblances, d'une Carmélite, et un peu différente d'une Clarisse.

Là ce sont les points sur la persévérance qui sont aujourd'hui déterminants, qui sont des grandes questions que nécessairement vous rencontrez dans votre quotidien.

* * * * *

1.4 - Crise des médiations

On rentre maintenant dans un discours plus théologique mais qui touche aux fondements mêmes du pourquoi de tout cela. J'ai un peu décrit jusqu'à présent c'était un phénoménologique maintenant on va rentrer dans la théologie.

Vous avez pour cet après-midi, deux articles qui seraient très intéressants de pouvoir travailler en deux groupes. Il y aurait l'article de Blignières que je vais commenter maintenant sur *La crise des médiations dans l'Église, dans la vie consacrée* en particulier. Un groupe pourrait prendre cet article : le lire un peu, reprendre un peu ce que j'ai dit, partager dessus. Vous pourriez prendre mon article aussi sur *la liberté dans la vie religieuse* qui résume un peu beaucoup de choses que j'ai dites là ou dans d'autres cas.

La thèse de Blignières [Dominicain de la Fraternité saint Vincent Ferrier] c'est que - et c'est une thèse que je rejoins complètement même si j'ai un point de vue plus spécifique - c'est que la grande crise actuelle de la vie consacrée est une crise qui est liée au fait qu'on a perdu le sens des médiations qui nous sont données dans la vie consacrée, la vie contemplative en particulier.

Il nous dit : « L'abandon des médiations, délibéré, ou la minimisation imprudente, n'a pas porté les fruits que certains espéraient, et a même conduit dans bien des cas à la disparition pure et simple de l'essence de la vie religieuse. De même qu'à la piété filiale et la fidélité aux racines sont attachées des récompenses, à l'impiété et à l'esprit de dénigrement systématique du passé sont liés des châtements, notamment celui de l'infécondité ».

Alors, il a son langage, il faut le prendre comme il est, mais c'est très intéressant, c'est l'idée que les médiations données par la vie consacrée en particulier sont l'unique chemin de vie et que quand on minimise, qu'on déprécie, qu'on dénigre ces médiations, on en arrive à une forme d'infécondité et même de narcissisme. On n'arrête pas de parler de notre charisme tout en ne le vivant pas.

La 1^{ère} médiation, dit-il, est ontologique ou métaphysique, de l'être, de la nature dans laquelle la personne vit.

a) La médiation ontologique de la nature dans laquelle vit la personne

Le 1^{er} problème qu'on a, c'est que la pensée moderne, en particulier la pensée technocratique, dans sa recherche de bonheur a déserté la recherche de l'être au profit d'une forme d'avoir, de possession, de pensée, qui ne sont pas fondés. Donc la liberté des personnes n'est plus fondée dans l'être, on recherche surtout l'autodétermination des personnes. Le Pape François utilise un mot plus moderne, il parle d'auto-référentialité permanente. On ne se reçoit plus comme un être, comme une nature. Tout cela ce sont des faits : on a un être spécifique, unique, une nature sexuée, une nature psychologique aussi, une nature morale, tout cela ce sont des réalités qui sont données à nous. Du coup, comme on n'acceptera pas cet ordre naturel, on va faire de la spiritualité une forme de fantasme au lieu de la fonder dans une nature qui est graciée, guérie et purifiée. Ce sont les dérives de la fausse mystique. La spiritualité va devenir l'opium du peuple, dans le sens où elle va être là pour consoler, rassurer, donner des motivations-satisfactions, mais elle ne va pas être fondée dans une nature humaine. Ce n'est pas la spiritualité chrétienne. En ce sens, elle se rapproche beaucoup plus de certaines sagesses.

Donc l'une des réalités qui va être le plus mise en cause c'est, ce qu'on appelle, l'excellence objective de la vie consacrée. Le fait qu'il existe différents états de vie, et qu'il existe une certaine supériorité objective de la vie consacrée pour une raison simple, c'est que la vie consacrée a une origine divine (une vocation) et elle a une fin qui est purement eschatologique qui est la communion des saints. Évidemment, elle s'incarne dans une personne concrète mais elle a une origine divine et une fin eschatologique. Donc en ce sens, la vie religieuse dit quelque chose au monde qui est supérieur, au sens totalement divin, à la simple vie conjugale qui, elle, s'inscrit dans la sanctification des biens de cette terre, ce qui n'est pas le but de la vie religieuse.

En ce sens, dit-il, à un jeune homme - dans cette mentalité moderne qui vient des Lumières en particulier - à la question de la vocation on pensera rarement à dire, que dans un cadre où l'on peut plus fréquemment, plus intensément, plus constamment poser des actes de vertus morales et de charité : la vie religieuse est quelque chose

de supérieur. On hésitera même à dire, à la suite quasi de Jésus et de saint Paul : l'état de chasteté parfaite pour le Royaume est en soi meilleur et plus heureux que le mariage.

La modernité, comme refus d'acceptation de la nature, comme non compréhension d'une vie spirituelle qui s'enracine dans cette nature et qui va la transformer, la transfigurer dans la personne du Christ, va conduire à une forme de complexe, en disant que finalement nous n'avons pas une vie bien meilleure que les gens mariés. Il ne s'agit pas d'être orgueilleux en disant que nous sommes meilleurs que les gens mariés, mais c'est une vérité que l'état de vie consacrée est meilleur, du fait de son origine, du fait de sa fin, et du fait du signe qu'il constitue pour l'Église.

Même, en termes d'ascèse, ce manque de réalité de la nature va rendre difficile à parler de renoncement radical à certains biens qui ont, eux-mêmes, objectivement une grande valeur. On évitera même de parler d'état de perfection.

1^{er} problème donc, c'est la médiation de la nature, de la réalité qui est donnée par Dieu, ce n'est pas une réalité que nous nous construisons par notre propre pensée. L'homme se reçoit de Dieu à travers une réalité qui lui est donnée, la nature en particulier.

Cela c'est très intéressant parce que cela va vraiment dans la tradition des grands spirituels, en particulier François de Sales l'a fait, Jean de la Croix aussi, Thérèse d'Avila encore plus, qui ont toujours inclus la nature humaine dans la croissance d'une vie spirituelle, qui n'ont jamais dénigré la nature, qui ne l'ont jamais non plus méprisée, mais qui l'ont inclus dans la croissance d'une vie spirituelle. Même ils ont inclus la nature et les lois de la nature et la réalité, comme des signes objectifs de la présence de Dieu

b) La médiation morale de la religion et des vertus morales infuses

La 2^{ème} médiation, que j'ai appelée la médiation morale de la religion et des vertus morales, c'est que la vie religieuse est fondée avant tout dans cette vertu de religion. Donc la vertu morale de religion, ce sont les actes que nous faisons pour rendre à Dieu ce qui lui est dû, en sorte que la vie religieuse s'inclut, se fonde dans cette vertu de religion, qui, elle-même, chez saint Thomas, est un élément de la vertu de justice.

Par les vertus théologiques, nous nous unissons à Dieu, parce que ces vertus ont pour terme, pour objet, Dieu lui-même. La religion, comme les autres vertus, s'inclut dans ce juste rapport que nous devons à Dieu Créateur et Sauveur. La vertu de religion, c'est comme un arbre de transmission, qui communique l'énergie des vertus théologiques à tout l'organisme des vertus morales perfectionnées par les dons du Saint-Esprit.

La 2^{ème} médiation, c'est la médiation des vertus morales qui s'inscrivent dans cette vertu de religion. En ce sens, la liturgie sera essentielle dans la vie religieuse, parce qu'elle est le lieu où se joignent, se rencontrent l'acte de Dieu qui se donne à l'homme via la liturgie et l'acte de l'homme qui rend justice à Dieu comme Créateur Rédempteur et Sauveur, en particulier bien sûr dans l'Eucharistie.

Il (saint Thomas) nous dit (p.27 dans le texte de Blighnières) : « La religion est une vertu grâce à laquelle nous rendons à Dieu service et culte. C'est pourquoi l'on donne, par antonomase, le nom de religieux à ceux qui se consacrent entièrement au service de Dieu et qui s'offrent pour ainsi dire en holocauste à Dieu. La vertu de religion dirige non seulement l'oblation des sacrifices et les autres actes qui lui appartiennent en propre, mais encore les actes de toutes les autres vertus : en tant que nous les ordonnons au service et à l'honneur de Dieu, ils deviennent des œuvres de religion. Si donc quelqu'un consacre sa vie entière au service de Dieu, toute sa vie devient une œuvre de religion. »

L'une des médiations qui a été la plus touchée, on pourrait dire, après le Concile c'est la considération de la vie religieuse fondée sur la vertu de religion qui inclut, ordonne et gouverne les vertus théologiques, et qui se développe en particulier concrètement dans l'acte liturgique, de sorte que le 1^{er} travail d'un consacré c'est la qualité de sa vie liturgique, ce n'est pas la qualité de ses œuvres apostoliques, en particulier dans la vie contemplative. Il est clair que l'une des dérives à laquelle nous assistons depuis maintenant 60 ans c'est l'importance des œuvres apostoliques au détriment de la qualité du culte liturgique, du caractère liturgique, contemplatif, de la vie religieuse.

Aujourd'hui, nous dit l'auteur (P. Blignières p.27), nous assistons à « une vraie éclipse de la vertu de religion. La vie religieuse structurée par la religion, est atteinte de plein fouet par cette double crise des médiations morales. Sous prétexte de magnifier la charité, on oubliera de souligner qu'elle s'incarne dans le corps et dans les actes des autres vertus ».

c) La médiation historique de l'état concret de la nature humaine, déchue et rachetée

Dans la grande tradition de l'Église, l'une des motivations qui a poussée beaucoup de gens à entrer dans la vie religieuse, c'était tout simplement de faire leur salut. Donc la vie religieuse est un remède à l'état de péché dans lequel l'humanité depuis la chute de nos premiers parents est tombée. Elle est donc proposée à des hommes et des femmes qui ont, non pas la nature intègre qu'avaient Adam et Ève avant le péché, mais une nature déchue, marquée par la concupiscence de la chair, celle des yeux et de l'orgueil.

Donc la proposition évangélique de s'abstenir de l'usage de biens temporels devenus plus difficiles à gérer pour l'homme, pour vaquer aux choses de Dieu, ne s'explique aisément que par cette faiblesse dont nous héritons. Or aujourd'hui, il semble, même pour certains théologiens qui remettent en cause même le péché originel (imaginez un peu !), il semble que la question du péché, la conscience même du péché chez nos contemporains s'est vraiment évacuée de manière impressionnante. Autant peut-être l'Église a-t-elle sur-culpabilisé beaucoup de chrétiens avec le péché pendant des années, autant l'inverse aujourd'hui est vrai, on a l'impression que le péché n'est plus un problème.

Du coup, le thème spirituel ancien de la *fuga mundi*, qui vise le monde concret de la nature déchue, (*fuga mundi* c'est fuir le monde peccamineux), qui jouait un grand rôle dans la motivation des religieux a été grandement évacué.

Et donc la dimension de combat spirituel qui fait intrinsèquement partie de la tradition monastique jusqu'à saint Ignace d'ailleurs et après, à travers la nécessité de se vaincre soi-même, ses mauvaises inclinations pour chercher Dieu, se sont dissipés.

Vous voyez, la 3^{ème} médiation, c'est la médiation de la conscience claire que nous entrons dans un combat spirituel non seulement pour nous mais pour nos frères et sœurs dans l'Église.

Quand nous vivons avec ferveur l'Office, quand nous nous confessons avec ferveur, quand nous vivons des relations fraternelles de communauté, ce n'est pas seulement nous qui en bénéficions mais aussi des personnes dans l'Église qui, mystérieusement, reçoivent à travers notre propre vie dans l'Esprit Saint, une lumière de grâce et de secours. Non seulement à travers le témoignage, mais à travers la prière et à travers le fait que notre vie, se rapprochant de Dieu, donne une capacité à des personnes de se rapprocher de Dieu aussi.

Enfin il (le P. Blignières) nous parle aussi de la médiation théologique de l'espérance avec l'urgence du salut.

d) La médiation théologique de l'espérance avec l'urgence du salut éternel

« Les anciens moines, nous dit-il (p.35), qui quittaient le monde disaient : 'je pars pour faire mon salut'. Saint Benoît dans le prologue de sa Règle dit : 'Si nous voulons fuir les peines de l'enfer et parvenir à la vie éternelle, tandis qu'il est temps encore, et que, demeurant dans notre corps, nous pouvons à la lumière de cette vie accomplir toutes ces choses, il nous faut courir et agir d'une façon qui nous profite pour l'éternité. Nous allons donc constituer une école où l'on apprenne le service du Seigneur. [...] Garde-toi de fuir, sous une émotion de terreur, la voie du salut, dont l'entrée est toujours étroite ; car, à mesure que l'on avance dans la bonne vie et dans la foi, le cœur se dilate et l'on se met à courir dans la voie des préceptes de Dieu avec une ineffable douceur d'amour'. Si le but de la vie humaine se situe plutôt en ce monde, la motivation d'une recherche radicale de la vie éternelle perd son sens ».

Vous comprenez mieux à travers cela, quand je vous ai parlé de sécularisation tout à l'heure, cela ne touche pas seulement à un mode de vie : on fait péter l'habit, on mange comme avant en self-service etc. Vraiment cela touche à la fin, à la question de l'espérance, cette recherche de la vie éternelle que nous sommes appelés à vivre de manière anticipée sur cette terre pour la vivre pleinement plus tard.

En ce sens (Blignières p.36) « l'athéisme, l'agnosticisme de nos sociétés occidentales ont déteint » sous une forme de mentalité dans nos communautés. Je pense qu'un des éléments déterminants de cela, c'est nos recherches permanentes de confort c'est évident : « aucun besoin, aucune possibilité même, de quitter un monde... qui serait le seul existant ou du moins seul intéressant. Si nous sommes là « pour optimiser notre séjour sur terre en visant l'épanouissement maximal de notre personnalité », alors nous sommes à côté quoi...

Donc la question de l'espérance est déterminante. Peut-être surtout quand elle touche à la fin de vie. Je vois que la gestion de la fin de vie dans la vie consacrée, c'est pitié, quoi ! Comment est-ce que nous traitons nos sœurs, jusqu'à la fin ? Nous les mettons en EHPAD... Comment on accompagne une personne fragile, c'est compliqué...

Enfin ma thèse à moi maintenant. C'est que dans la vie religieuse existent 4 médiations spécifiques.

e) Les médiations ecclésiales spécifiques à la vie religieuse

Moi dans ma thèse j'avais évoqué les médiations dans la vie religieuse mais je m'étais limité aux médiations ecclésiales. Or c'est un peu limitatif en fait. Il faut aller beaucoup plus profond en parlant de tout ce que j'ai dit avant, avec l'article de Blignières, sur la médiation de la nature, médiation de la vertu de religion, médiation de l'intégration du fait que nous sommes des êtres fragiles, faibles et pécheurs, et puis cette médiation nécessaire de la vertu théologale de l'espérance. Il faut donc avoir une vision large.

Dans la vie religieuse, je considère qu'il y a 4 médiations spécifiques. L'enjeu de la vie religieuse c'est d'articuler ces 4 médiations, c'est l'une de mes thèses, on peut presque dire c'est ma thèse centrale. Articuler ces 4 médiations qui sont :

- médiation d'autorité : elle s'inscrit dans la figure des supérieurs légitimes (il n'y a pas une supérieure, il y a une figure de *supérieurs* nombreux, depuis la supérieure locale jusqu'au Pape, *légitime* c'est-à-dire objectivement élus et nommés pour cela.
- médiation fraternelle : elle est liée au charisme propre de l'Institut parce qu'effectivement Dieu parlent à travers les sœurs de communauté.
- médiation sacramentelle : parce que notre mode de vivre la sacramentalité, en particulier du fait que nous sommes polarisés par le culte, n'est pas la manière de vivre des personnes laïques.
- médiation personnalisée : parce que nous trouvons des personnes autour de nous qui nous permettent de nous approprier les injonctions de l'Esprit Saint, éventuellement une vérité d'obéissance, une sollicitation de l'Église, etc.

Au début, j'avais beaucoup insisté sur l'accompagnement spirituel, mais dans la réalité, en discutant avec des sœurs, je me suis rendu compte que ce n'est pas du tout si simple que cela. Vous êtes des Visitandines, trouver un prêtre, un accompagnateur... aujourd'hui où il y a de moins en moins de prêtres, c'est difficile. C'est pour cela que j'ai élargi non pas au caractère fraternel mais au fait de trouver des personnes de foi avec qui on peut vivre cette appropriation de notre vie charismatique. C'est déterminant cela. Il est bien d'avoir un confesseur un peu fixe, et éventuellement bien d'avoir un accompagnateur. Mais la réalité nous montre, que dans une vie religieuse, il ne faut pas se limiter uniquement à l'accompagnateur, d'autant que cet accompagnateur on le voit parfois trois fois par an. C'est tout à fait insuffisant pour vivre cette appropriation permanente du charisme en particulier.

L'une de mes grandes idées, je pourrai développer cela plus profondément si vous voulez, c'est que le grand enjeu de la vie religieuse c'est d'articuler ces médiations et non pas qu'elles soient les unes à côté des autres.

Il y a trois lieux où se fait cette articulation :

- tous ces lieux communautaires de discernement, de décision, que sont les conseils, les chapitres, tous ces lieux d'organes.
- tous les lieux du culte, des sacrements
- tous les lieux de rencontres personnelles (confession ou les médiations personnalisées)

Donc il faut que ces réalités se rencontrent : il faut que le culte ne soit pas déconnecté des lieux de décisions communautaires. Il faut que les lieux de décisions communautaires ne soient pas déconnectés des lieux de rencontres personnelles. Que tout cela se rencontre.

C'est précisément, à mon avis, la vie de prière personnelle et communautaire qui permet de faire cette harmonisation permanente. C'est déterminant de tenir tout cela dans une vie consacrée, souvent le gros problème c'est qu'on va surestimer l'une des médiations au détriment d'une autre. On va les vivre en concurrence au lieu de les vivre en harmonie. Par exemple on va être très attentif sur une autorité mais la médiation fraternelle on va être assez faible dessus. On va vivre un peu en coloc avec nos frères et sœurs, on se dit qu'on est en règle devant Dieu parce qu'avec nos supérieurs on se remet bien entre leurs mains, mais non cela ne suffit pas. Ou à l'inverse, on peut être très fraternel, très affectueux, travailler en collaboration, mais en fait on n'est pas dans une vraie logique d'obéissance. Ou encore, on peut vivre les sacrements de manière très personnalisée, très privée, pour moi, alors que nous sommes appelés à les vivre comme consacrés, comme des personnes qui fécondent le monde, quand je communie avec ferveur au Seigneur j'applique une certaine communion dans l'Église.

Tout ce travail de va-et-vient, entre ce « je » que je suis comme sujet et ce « nous » de la communauté, celle-ci se construit par ces « je » qui se reçoivent et qui s'approprient en permanence la Parole de Dieu. C'est une des réalités dont je suis vraiment convaincu.

La difficulté aujourd'hui d'articuler ces médiations fait perdre de la signification prophétique de la vie religieuse.

Question : Que faire quand une sœur refuse de reconnaître qu'elle perd la joie, quand elle accomplit ses devoirs comme il faut mais on sent qu'il n'y a pas la vie en elle ? Comment pouvons-nous l'aider à retrouver le vrai sens de la vie pour retrouver la joie communautaire ?

Réponse du P. Levillain : La personne qui obéit de manière formelle, comme j'ai dit, en respectant plus une morale d'obligation, qu'une morale soit vertueuse dont parlait Pinkaers, soit filiale, il est clair que ce qui lui manque très simplement c'est l'expérience de l'abandon. Tant qu'une personne reste accrochée à ses idées, à ses projets, à sa manière de voir, à sa compréhension de la chose, elle ne peut pas entrer dans une logique et de la rencontre et filiale. Donc il faut mettre un climat de confiance suffisant. Mais là, la supérieure n'est pas l'unique parole en fait, il faut que les autres sœurs aussi créent un climat suffisant pour que la personne s'abandonne à une vie qui n'est pas une vie sur laquelle elle a du contrôle. La tristesse, on en reparlera à propos de l'acédie, est liée en général au problème de la volonté qui va se paralyser, comme l'homme qui est au bord de la piscine de Bezatha, qui va rester crispé sur une posture. Donc l'idée c'est que la personne en arrive à lâcher prise sur une volonté toute-puissante et pour cela il faut qu'elle vive l'abandon. Le problème c'est l'abandon : il faut arriver à adhérer à des projets, à des vues, à des idées, à une manière de comprendre les choses qui n'est pas la mienne et qui pourtant a un sens, et qui pourtant m'implique dans un chemin de vie. Très simplement, moi je vois cela comme ça, tant que la personne n'arrivera pas à s'abandonner, elle cultivera cela. Alors est-ce que l'abandon est lié à des problèmes de résistances psychologiques via les blessures d'enfance, ou tout ce que vous voulez, si c'est le cas, il faut nommer ces blessures, en avoir conscience et du coup les transformer ensuite en capacité d'offrande. Mais parfois ce n'est même pas cela. Il faut donc analyser les choses dans leur ordre : quels sont les éléments de résistance à la capacité de s'abandonner et puis après, une fois qu'on a vu cela, eh bien, il faut demander la grâce de Dieu... Souvent c'est le diagnostic qui est mal posé. On va forcer quelqu'un à vouloir obéir, alors qu'il est complètement centré sur ses propres idées.

Vous verrez dans l'article que j'ai écrit sur la liberté, l'une de mes idées vraiment phares, c'est que la vie religieuse est structurée par un mécanisme d'exode, une dynamique d'exode : nous sommes appelés en permanence à sortir de nous-mêmes, à sortir de notre manière de penser, de vivre, de voir les choses, de concevoir la réalité. Cette dynamique d'exode si elle n'est pas en marche, si la personne reste en Égypte, avec comme vous dites : « elle fait bien ce qu'il faut qu'elle fasse » son travail d'esclave si je peux dire, eh bien, la personne ne peut être que triste puisqu'elle ne trouve pas la joie de la sortie de soi, de la rencontre et donc de la communion parce qu'il n'y a que la communion qui donne la joie à la fin. Et puis on peut accepter une forme de pauvreté intérieure quand on rentre

dans ce dynamisme de sortie de soi, d'abandon, et donc la dynamique fondamentalement filiale. Donc l'idée c'est de solliciter les racines qui sont dans cette personne, qui sont d'abord des racines baptismales, parce que nous sommes fils du Père éternel en Jésus dans le baptême, solliciter ses racines pour l'impliquer dans un dynamisme d'abandon.

Mais il y a des personnes éprouvent souvent des résistances d'ordre psychologique, on appelle cela une angoisse de castration, elles ont trop peur de s'abandonner parce que cela leur donne une angoisse qui est insurmontable pour elles. La personne se dit que se jeter dans le vide ne peut donner que la mort alors que l'abandonné ne se jette pas dans le vide, il se jette entre les bras de Jésus. Un enfant sur un mur de trois mètres, vous lui dites : saute ! il sait qu'il va tomber dans vos bras, il n'a pas de crainte, il sait qu'il y a les bras du papa ou de la maman. Il n'y a pas de crainte. Mais l'angoisse de castration, c'est que si je saute du mur, je vais juste tomber par terre parce qu'il n'y a rien qui va me retenir. Générer la capacité de s'abandonner, c'est susciter une foi baptismale suffisante pour se dire que, face à l'épreuve de sauter dans le vide, il n'y a pas juste le vide, il y a les bras de Jésus.

Cela répond peut-être à la question. Il faut donc prier pour la personne, et l'aider à ce dynamisme de confiance.

Mais, je vais être clair avec vous, il y a aussi une forme de pauvreté ou de dépouillement, il y a des personnes qui n'y arrivent pas, qui n'y parviennent, il faut accompagner cela. Nous-mêmes comme supérieurs, comme religieux, nous ne sommes pas tout-puissants. Donc, on peut susciter, mettre les conditions pour, mais parfois la personne n'y arrive pas, l'angoisse de castration est trop élevée, le travail psychologique n'est pas assez clair, il y a des personnes qui se structurent ainsi, et toute leur vie est uniquement fondée sur des sécurités qu'elles se mettent en permanence, et cela c'est très développé dans la vie religieuse. Dans ces cas-là on accompagne une situation de pauvreté avec miséricorde. On ne lui demande pas de sauter dans un vide qui est pour elle insurmontable, Dieu même ne lui demande pas. Il y a donc une miséricorde à avoir pour ces personnes qui n'y arrivent pas pour des raisons de blocages psychologiques.

Il faut tenir les deux : espérer (il faut toujours espérer dans son frère, sa sœur) mais ne pas le mettre dans des situations impossibles parce que cela serait pire. Il faut un bon équilibre, pour cela il faut beaucoup de dialogue avec la personne. Mais aussi de votre côté comme supérieure avec d'autres pour voir jusqu'où on peut aller, et ce dialogue-là, que vous faites en supervision, relève de la vertu de prudence. Vous demandez à quelqu'un de sauter d'un avion à 4 mille mètres de haut sans parachute, ce n'est pas possible, c'est comme cela que la personne le vit. Vous, vous dites : mais non, il y a les bras de Jésus. Mais pour elle, les bras de Jésus n'existent pas. C'est la limite d'une personne, donc là on accompagne une situation de pauvreté et on fait en sorte, pour le bien commun, que cette personne dans la tristesse n'impacte pas trop le groupe. Cela c'est important pour la supérieure : c'est que cette personne en détresse ou en difficulté, ne doit pas impacter trop le groupe, parce que le groupe n'a pas non plus à payer les problèmes d'une personne qui n'arrive pas à résoudre ses propres nœuds, ses propres difficultés.

Question : *Pour faire suite à ce que vous venez de répondre, je comprends bien, nous avons une sœur dans ce cas-là...*

Réponse : En général, il y en a une dans chaque communauté. Le Seigneur les met sur notre chemin pour nous aider.

- *... elle vient de faire une retraite à l'extérieur avec un accompagnement spirituel pour que justement elle prenne conscience de ses limites. On est tout à fait dans cela : on ne peut pas lui demander plus. Le prêtre qui l'accompagnait et d'autres me disent que peut-être la solution - c'est là où on voudrait votre avis - serait peut-être de l'éloigner de la communauté parce qu'effectivement cela devient un peu un poids en communauté. Est-ce qu'éventuellement un éloignement, parce que je pense que psychologiquement il y a quelque chose de très lourd, un éloignement va lui procurer peut-être un peu de joie parce que ce sera dans un contexte nouveau, différent. Mais le fond du problème reste là...*

- D'abord quel est son point de vue à elle, est-ce qu'elle souhaite cet éloignement ou pas ?
- Elle est indifférente.
- C'est embêtant déjà.
- En fait, elle a un passé difficile, une vocation qui a été plus ou moins poussée.

- Il faut faire attention : la vocation a peut-être été un peu poussée, c'était peut-être pas vraiment ça, on pourrait peut-être aider à sortir... Oui mais combien de personnes se sont sanctifiées. Tout comme longtemps on a eu des mariages arrangés, et alors les gens qu'est-ce qu'ils ont fait ? Oui, je sais parfois ce n'était pas parfait, il y avait la maîtresse ou l'amant, je ne dis pas que c'était parfait. Mais parfois quand ça s'est bien fini, ils ont fini par apprendre à s'aimer, même si le mariage était arrangé. De la même manière, dans la vie religieuse, parfois les motivations ou les discernements ont pu être ambigus. Et pour autant, la personne est appelée à se sanctifier à sa manière dans ce charisme. Si on met dehors toutes les personnes pour qui c'était 60-40 %, eh bien ce n'est plus la vie religieuse, c'est de l'eugénisme.

- *Il ne s'agit pas de la mettre dehors, mais de trouver un peu le juste milieu pour elle et pour la communauté aussi.*

- Du côté de la communauté, si la toxicité de la personne, c'est-à-dire le fait de son mal-être, de son désespoir, touche le dynamisme même de la communauté. Si par exemple vous avez une sœur très malade, et vous avez 5 sœurs dans la communauté. En fait une sœur sur six fait peser un poids considérable aux autres. Donc la question, c'est l'assimilation d'une personne fragile et malade, là c'est le bien commun. Si la communauté arrive à vivre en assumant une personne fragile voire malade, la question se pose moins. Mais si la communauté est remise en cause dans son dynamisme propre, parce que par exemple, chaque discussion finit toujours par tourner autour d'elle, ou en fonction d'elle, ou en réaction d'elle, alors là il y a une vraie question, parce que ça ne peut pas être au détriment du bien commun. On ne peut pas assumer cela. Il y a des communautés de sœurs cloîtrées où finalement la sœur malade est juste absente de tous les actes communautaires principaux comme les récréations, à l'Office elle se tient à côté, bon elle ne gêne pas trop. Elle est malade, tout le monde le sait, elle le vit, elle l'assume, elle arrive à assumer une forme de solitude plus importante que les autres parce qu'elle est un peu isolée, mais elle n'est pas en dehors, parce que dehors ce serait peut-être pire. Vous voyez il faut tenir compte que vous avez des personnes fragiles pour qui lorsque vous les sortez de la serre qui est notre vie bio-théologique, si je puis dire, eh bien elles se fracassent encore plus. Il y a des personnes pour qui être chez nous est une totale miséricorde (ça l'est pour chacun de nous déjà !) ; pour elles être en dehors est encore pire.

- *Cela on en est bien conscientes. On ne cherche pas à la mettre de dehors. Seulement le prêtre qui l'a vue, dit que pour une respiration de la communauté, même si la communauté l'accepte, de l'éloigner quelque temps.*

- Là, cela relève plus de la Fédérale, vous avez un fonctionnement fédéral, d'entraide, où les sœurs peuvent, non pas être transportées comme une valise, mais peuvent passer d'une communauté à une autre pour un certain temps, pour être aidées. Nous on fonctionne comme cela, quand une sœur carmélite a des difficultés, la Fédérale voit si elle peut aller dans une autre communauté pour un certain temps. Autre communauté visitandine mais peut-être autre communauté tout court... Des absences temporaires sont possibles. J'ai connu une carmélite qui a fait ainsi un an. Vous savez en plus qu'aujourd'hui que la supérieure ordinaire a la possibilité de donner un an d'absence, cela relève de la Fédérale. Elle peut donner un an d'absence dans un lieu qui, à la fois, la protège et lui permette de prendre un peu d'aération, cela est tout à fait possible. Objectivement, si vous voulez que ça se passe bien, il me semble qu'il faut vraiment faire cela en dialogue. Faire cela en dialogue avec votre communauté, voir comment la communauté le vit, le comprend et le transforme ; bien sûr avec la personne elle-même, et aussi au niveau fédéral. Tout cela c'est à dialoguer. Après la solution à trouver, eh bien ce doit être la meilleure pour la personne en veillant au bien commun de la communauté qui est premier.

Peut-être y a-t-il une réaction sur ce cas du dialogue au niveau fédéral ?

- *Je voudrais simplement mettre en garde. Nous en France, on a facilement envoyé une sœur, pour le bien commun de la communauté, dans une autre. Il faut dans ce cas-là, dès le passage de la communauté dans l'autre, qu'il y ait un véritable projet écrit, avec une durée, etc. Parce que, par charité, les communautés n'osent pas dire non et accueillent des sœurs, et après c'est un poids pour elles. Il faut être très clair dans les conditions quand une sœur part pour un temps dans une autre communauté.*

- Vous êtes pour un fraternel qui s'appuie sur un certain contractuel, c'est juste, cela permet de remettre de l'objectivité, sinon l'affectif l'emporte.

- *J'aimerais aussi une petite question, quand vous avez évoqué que cette tristesse peut-être vient de ce que la personne s'attache à ses idées, à ses projets, il faut lâcher prise pour s'abandonner et entrer dans le projet de Dieu, et exprimer aussi par la médiation comment discerner quand un désir s'installe, un désir profond. Quelque fois on peut penser que c'est un désir qui vient de Dieu, qu'il a mis en nous, et quand on abandonne ce désir pour se plier à un désir communautaire, vient comme une impuissance. Quoi faire pour que ce désir n'empêche pas la joie de continuer dans ces projets communautaires. Alors par rapport à ce désir qui s'installe, c'est pour savoir de quel désir nous devons nous détacher et d'autres désirs qui sont peut-être de Dieu mais ce n'est pas le moment ?*

- Là c'est toute la Tradition qui parle avec saint Augustin (Cité de Dieu). Le combat contre l'égoïsme, il est permanent. Dans notre vie où nous avons pas mal de latitude, la clé de lecture de ce qui va contre l'égoïsme est difficile. Voyez, il y a une forme de générosité étouffante, on semble être dans le don mais on requiert en permanence de la reconnaissance. Mais il est clair que ce qui a toujours été contraire à l'égoïsme de l'homme, c'est le fait de devenir être-pour-les-autres, on ne vit pas pour soi mais pour les autres. Mais en même c'est être pour l'Autre, pour Dieu. Mais l'harmonisation entre vivre pour Dieu et vivre avec les autres est toujours difficile. Il faut voir une réalité qui est objectivement anthropologique c'est que, entre les désirs d'une jeune sœur novice et une sœur mature qui a 70 ans qui a traversé la vie religieuse, il est évident que le terrain affectif, émotionnel et personnel s'est normalement avec le temps purifié et dilaté ; purifié parce qu'il y a des choses nous accrochent moins, et dilaté parce qu'il y a des réalités sensibles, des qualités de partage, des personnes qui grandissent qui nous donnent une joie au cœur, plus qu'un novice qui ne pense qu'à sa construction personnelle.

À mon avis, l'un des grands désirs qui est des plus difficiles à détecter et à dilater dans la vie religieuse c'est la fécondité spirituelle ; c'est-à-dire de quelle manière notre vie à travers sa pauvreté, transmet la vie même de Dieu ? Ici c'est clair que c'est une identification au Crucifié.

Pour moi, si la femme est faite pour donner la vie physique, il est clair que le renoncement à cette réalité (c'est aussi vrai pour nous hommes à un niveau différent anthropologique qui se vit un petit peu plus tard en termes de conscience) est déterminant, si je sais que ma vie donne la vie de Dieu, je suis forcément quelqu'un de comblé, quelqu'un d'heureux. Le drame de beaucoup de religieux et religieuses, c'est qu'ils ont l'impression que leur vie n'a aucune fécondité, une forme d'impuissance permanente, ils font beaucoup de choses, ils donnent beaucoup de choses, non seulement ils ont peu de reconnaissance, leur façon de se donner est un peu narcissique, mais en plus ils ont l'impression que les œuvres dans lesquelles ils s'investissent, loin de grandir, ne donnent pas grand-chose. Cela c'est déterminant, la question de la fécondité spirituelle doit être revue régulièrement par les consacrés. On le voit vraiment dans la croissance des saints, non pas parce qu'ils multiplient les fondations de maisons, mais parce qu'ils ont vraiment l'impression que la vie de Dieu traverse leur propre existence et donne la vie aux autres. Cela c'est vraiment une conviction qu'il faut qu'on se redise et qu'on reconscientise en permanence : nous sommes appelés à être des instruments de la présence de Dieu qui donne la vie aux autres.

Autrement nous devenons des managers de situations, ce n'est pas hyper intéressant, d'autant plus que ce n'est pas très bien payé, vous voyez ça fait beaucoup. Peu de liberté, pas de vacances, pas bien payé, à la fin cela fait beaucoup de frustration. Si ce n'est pas la fécondité, cela devient pire que pénible. Je pense que c'est cela qui joue.

Comment développer cette fécondité dans une vie ? Il est clair que cela touche tous les niveaux de la personne : le niveau naturel (on en a parlé), psychologique, affectif, relationnel ; le niveau intellectif : pour essayer de bien comprendre la lumière de Dieu dans ce que l'on fait. J'insiste dessus, on y reviendra.

Voilà c'était juste un état des lieux sur beaucoup de situations. Je vous dis une de mes grandes idées, la grande réponse à tout cela, c'est l'heureuse articulation des médiations ecclésiales qui sont spécifiques à la vie religieuse. Je pense que c'est une vraie réponse au problème de la croissance de notre être théologal dans la vie religieuse mais qui s'inclut (c'est pour cela que j'ai pris l'article de Blignières) dans d'autres médiations plus larges : on propose quelque chose et avec le temps on voit la limite de notre proposition, mais ce n'est pas parce qu'il y a une limite que ma proposition est moins vraie.

Là vous pourriez partager sur les médiations, leur articulation, dans vos communautés comment cela fonctionne, comment vous vous voyez dans le chapitre où je vous disais : le lieu de rencontre et le lieu de culte.

Deux textes :

Article P. Levillain, la liberté dans la vie religieuse et P. Blignières, la crise des médiations dans la vie religieuse

Vous faites deux groupes, vous lisez un peu les articles, prenez les éléments que vous aimez, qui vous semblent les plus intéressants ; vous partagez un peu dessus entre vous, et nous reprenons notre discussion, c'est bien que nous ayons un peu de dialogue.

Partage sur l'article du P. de Blignières (la crise des médiations) et celui du P. Levillain (les défis de la liberté dans la vie religieuse)

- Sur la crise des médiations du P. de Blignières : *Nous avons trouvé que vous avez fait une très bonne synthèse de l'ensemble du texte, puisqu'à chaque fois qu'on trouvait des choses on retrouvait ce que vous aviez dit. Nous avons bien repris conscience de la radicalité de notre vocation, de revenir vraiment à cette expression qu'il y avait dans le texte : « de droit divin ». Nous avons trouvé que c'était très fort. Après on a beaucoup partagé sur des petites expériences personnelles vécues en communauté aussi, l'importance de la formation : la patience dans la formation mais aussi l'exigence. L'importance de l'exigence dès le début de la formation, même s'il faut aussi entrer dans un chemin de patience. Nous avons dit aussi qu'il ne faut pas chercher à enlever les difficultés, parce qu'elles sont un moyen de croissance, surtout là, l'importance de bien accompagner pour faire ce passage. Nous avons remarqué l'importance des manqués, qui sont inhérents dans notre vie, on le retrouve dans le schéma, comment cela peut nous construire et nous libérer. Aussi, reconnaître la vérité, l'importance de faire cette relecture et savoir reconnaître notre pauvreté, notre vulnérabilité et nos limites.*

- C'est un texte assez critique vis-à-vis de la position théologique actuelle, mais il a l'avantage de rappeler les fondamentaux et, en particulier, on y reviendra plus tard, sur la question de la vertu de religion qui fonde notre vie, parce que c'est très édulcoré aujourd'hui.

Il a cette citation [du Père Jérôme, cistercien de Sept-Fons] qui est assez impressionnante : « Le monde actuel est irrégulier ou anti-religieux, c'est donc 'l'esprit de religion' qu'il faut lui donner. Pour une bonne part, les chrétiens eux aussi sont intoxiqués par un anthropocentrisme matérialisme, et ils ont un besoin extrême de retrouver la primauté de Dieu. Ce n'est pas la 'charité' qui préservera leur christianisme, puisque, telle qu'ils la comprennent, elle leur vient bien moins de l'Évangile que d'une idéologie athée. L'esprit de religion' ne comporte pas les ambiguïtés de cette charité purement humaine. [...] Nos modernes docteurs antimoiens, au nom d'un pur évangélisme, enfin sorti avec eux de la chrysalide, opposent amour de Dieu et vertu de religion. Ce qui leur permet cette opposition, c'est une conception tronquée de la vertu de religion. [...] D'après nos contradicteurs, quand on sert Dieu, on ne l'aime pas ; quand on aime Dieu, on ne le sert pas ! Conception qui minimise le sujet existant, la personne, pour ne voir que le comportement, l'accidentel. Sans l'existant, qui fait l'unité, les accidents, les 'phénomènes' s'opposent. Le moine sait, par une expérience fondée sur la grâce et par l'enseignement le plus clair de l'Évangile que, quand on sert Dieu, on l'aime, et quand on l'aime on le sert ».

Cela même le Pape François le reprend certes avec d'autres mots : l'anthropocentrisme aujourd'hui maximal quand il arrive dans la vie religieuse a cette tendance à tout réduire au sentiment. Du coup les actes réels, la vertu, ne sont plus considérés dans leur objectivité. Ça c'est très fort aujourd'hui. Dans un monde où la raison s'est dissipée, le monde émotionnel, les sentiments ont pris une place absolument extraordinaire, pour ne pas dire démesurée.

Dans le texte donc, non seulement non seulement il insiste sur la crise des médiations mais en amont sur la fondation d'une vie religieuse qui est un projet rationnel, même si c'est un projet éternel, un projet qui se raisonne et en particulier sur la question du fait que la charité n'est pas le sentiment. Il faut bien être conscient que ces réalités on les retrouve dans nos communautés. Il y a des dialogues de communauté où l'on n'est pas en train de raisonner sur quelle est la finalité du charisme, qu'on est en train de chercher ensemble en tant que tel, mais sur le fait que ceci correspond avec une idée, un sentiment, un goût qui correspond à notre préconception des choses.

Le texte n'est pas évident, il est écrit avec une théologie un peu développée, mais il est intéressant sur ce point.

- On peut partager avec l'autre groupe, avec le texte sur les défis de la liberté dans la vie religieuse :

- *Ce qui nous a touchés c'est le dynamisme de l'exode pour se libérer d'une liberté blessée. La 1^{ère} étape c'est de prendre conscience qu'on a des esclavages, que dans cet exode Dieu marche avec nous, on fait l'expérience de sa proximité, de sa Providence. Vous avez fait le lien entre les vœux et les vertus : la chasteté avec la tempérance, d'abord acceptation d'une solitude pour le Christ unique Époux et en même temps le risque de la rencontre, cela nous a fait penser au mystère de la Visitation que nous-mêmes essayons de réaliser dans notre vie avec la grâce de Dieu, avec cette belle parole : 'se laisser embraser par l'inattendu d'un amour divin dévoilé dans le prochain'. Vous avez parlé ensuite de la vertu de justice en lien avec la pauvreté. La pauvreté doit être fondée 'dans la conscience d'appartenir au Christ pauvre pleinement révélé dans le mystère de l'Église'. Enfin l'obéissance, là aussi vous faites le lien avec l'Église d'abord l'aspect objectif de nos constitutions qui orientent notre liberté, et puis l'aspect subjectif des supérieurs, et enfin l'aspect communautaire, qui n'est pas purement obéissance mais plutôt ce service mutuel ('soyez soumis les uns aux autres') qui construit la communauté. Vous terminiez en disant : « ce n'est qu'en cultivant cette dimension ecclésiale de la foi que les consacrés peuvent déployer une vraie liberté dans leur vie religieuse. Cette foi ecclésiale constitue un chemin de sanctification pour eux-mêmes et, en même temps, un lieu fécond de transmission du charisme de leur Institut auprès d'un monde assoiffé de Dieu ». Cela nous a fait faire le lien avec la parole de saint François de Sales sur « la communication de notre manière de vie ». Si elle témoigne vraiment du Christ, si elle est enracinée dans ce mystère de l'Incarnation et le mystère de l'Église.*

- On a aujourd'hui une vision moderne du charisme. Ou plutôt il y a deux visions : une vision individualiste, personnelle, subjective qui dit : 'j'utilise le charisme pour me perfectionner et devenir sainte'. Donc plus je suis dans le charisme de la Visitation, du Carmel, des bénédictins, plus je deviens saint. Le charisme est un don de l'Esprit Saint à l'Église mais en m'imprégnant de ce charisme, je deviens saint. Cette vision n'est pas juste parce que je prends d'une certaine manière le charisme et cela va me permettre de grandir en sainteté. On a cette vision surtout dans les premières années où on apprend le charisme, on apprend le mode de vie communautaire, le mode de vie liturgique, le mode spécifique d'incarner les vœux dans ce charisme.

Mais après un certain nombre d'années, et surtout quand on devient supérieur, le but c'est que le charisme va me transformer dans ma manière de me donner : non seulement il va me sanctifier, mais il va me changer dans ma manière de me donner à Dieu, à l'Église, aux autres. En ce sens le charisme me transforme profondément. Il n'est pas uniquement un outil pour me sanctifier, il est un don de l'Esprit non seulement au service de ma sanctification mais au service de la sanctification de l'Église dont je dois être un membre responsable. De ce fait, il y a un lien avec le charisme qui se fait progressivement d'où le lien avec la vertu de pauvreté et l'appartenance à une famille religieuse qui devient beaucoup plus distanciée. Ce n'est pas juste quelque chose dont je me sers pour me sanctifier : je me reçois du Dieu Père dans l'Église via ce charisme pour me donner ensuite dans le Christ à l'Église dans cette forme, dans cette manière. Donc cela touche un moment donné à ma manière d'être la plus profonde. D'où la médiation de la nature, la médiation de l'espérance, les médiations dont on a parlées, qui sont des médiations déterminantes, vraiment cela touche à ma manière d'être au monde, à l'Église, à Dieu. Ce n'est pas juste un outil extérieur qu'on utilise comme une bonne recette pour me sanctifier, c'est la manière dont je vais être profondément transformé pour devenir finalement une nouvelle figure de ce charisme.

Ainsi par exemple, moi je ne connais pas votre Ordre à part Léonie dont on nous parle souvent, nous par exemple nous avons de nombreuses figures de sainteté qui ont enrichi le charisme parce qu'elles l'ont fait siennes, elles ont appris une nouvelle manière de se donner avec leur histoire et cette manière est à chaque fois complètement unique. Donc cela touche au mode d'être de la personne, pas juste un outil qui va un peu en superficie sanctifier la personne. Autrement dit, le charisme ce n'est pas juste un habit qu'on revêt sur une sainteté personnelle, c'est vraiment une structure vertébrale d'une manière d'aimer. De sorte que, cela arrive parfois exceptionnellement, mais quand on fait 20 ans ou 30 ans dans un charisme, c'est quand même difficile de penser qu'on puisse changer de charisme comme cela. On ne change pas de charisme comme on change de femme, si je puis dire, parce que le charisme structure une personne intégralement, progressivement. Mais dans les premières années, en gros les 10 premières années ce n'est pas le cas. La personne a déjà tellement de choses à apprendre entre la vie communautaire, la spiritualité de l'Ordre, l'histoire de l'Ordre... Normalement, au bout de 20 ans, 30 ans, la

personne est vraiment modelée par ce charisme. De ce fait, dans une communauté, il n'y a pas d'opposition entre obéissance au supérieur et obéissance aux frères, parce qu'ensemble nous construisons ce don de l'Esprit qui est vivifié et actualisé pour l'Église.

Aujourd'hui, pour tout vous dire, pour être très actuel, la question qu'on se pose c'est : y a-t-il un charisme pertinent lorsque le fondateur n'est franchement pas saint. On voit des communautés comme le Verbe de vie qui est dissoute, les Béatitudes qui ont de graves problèmes, les Légionnaires du Christ aussi, les « Petits-Gris ». Est-ce qu'un fondateur reconnu comme quelqu'un de franchement pas saint, peut engendrer dans l'Église un charisme qui porte du fruit ? Alors on a distingué charisme du fondateur, charisme de fondation, charisme fondateur, on a fait beaucoup d'épistémologie là-dessus. Mais quand même l'histoire de l'Église nous dit assez clairement que, quand le fondateur est reconnu comme quelqu'un de pas saint, c'est difficile pour le charisme de se maintenir dans l'histoire. En général il faut une certaine authentification de la sainteté du fondateur ou de la fondatrice.